VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 6 OCTOBRE, 1914 NUMERO 21

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédacti... [A]dministration:
619 AVE. ...DERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

CES DEPECHES....

Ces derniers temps, ont paru dans la presse anglaise et protestante de ce pays des articles et plus particulièrement d'assez copieuses dépêches toujours dans la même note sur la papauté: opposition du pontificat de Pie X à celui de son prédécesseur Léon XIII, retour à la politique religieuse de Léon XIII par Sa Sainteté Benoit XV, réconciliation de l'Eglise avec la pensée "moderne".

* * *

Vieux jeu que la tentative d'établir une antithèse entre le pontificat de Pie X et celui de Léon XIII: formule stéréotypée de toutes les récriminations contre la politique religieuse de Pie X.

La politique religieuse des deux derniers papes a toujours été identique dans son essence: elle n'a différé que dans ses modes d'application, déterminés par la nature des luttes que subissait l'Eglise.

Devant une difficulté, l'Eglise recourt volontiers à la patience et en épuise toutes les ressources. C'est la première phase de la lutte. Cette phase écoulée et la guerre lui étant ouvertement déclarée, l'Eglise entre dans la seconde phase de la lutte qui est la défense à outrance de tous ses principes. Si fatigué, vaincu, son adversaire est prêt à la paix, à l'accord, l'Eglise revient immédiatement à une politique de conciliation et d'entente. Cette règle est absolue et commandée par les procédés de lutte adoptés contre elle.

Que chacune de ces phases coïncide avec un pontificat, nous aurons un pape temporisateur puis un pontife qui devra se jeter dans la lutte et faire face à toutes les attaques et enfin un pape pacificateur. Léon XIII a été ce temporisateur tandis que Pie X a été ce pape obligé de résister et de combattre. Leurs pontificats n'ont donc été que l'application sous deux modes différents, voulus par la tournure des événements, d'une même politique. Cette politique qui ne varie point pourra, sous le présent pontificat, se traduire par un travail de pacification et d'entente si les adversaires de l'Eglise se lassent de l'attaquer vainement et désirent la paix.

* * *

C'est d'un prétendu accord de l'Eglise avec la pensée "moderne", en d'autres termes, avec ce ramassis d'erreurs de tous les temps et de tous les âges pompeusement décoré de l'étiquette "modernisme", que les journaux anglais protestants du Canada entretiennent leurs lecteurs par des articles mais encore plus par de nombreuses dépêches qui toutes se ressentent d'une commune inspiration.

Quel rêve délicieux pour les ennemis de l'Eglise que celui de son abandon de sa doctrine pour se tourner vers le "modernisme"! Quel rêve délicieux surtout pour les tenants de la pensée protestante!

Le "modernisme", ce serait admettre l'évolution du dogme, un "par Evangile" émondé des explications de la théologie, des définitions des Conciles, des maximes de l'ascétisme. Il n'est pas une hérésie nouvelle mais le résumé de toutes les hérésies et tend à saper les fondements de la foi et à anéantir le christianisme. C'est aux sources de la vie et de la doctrine chrétienne qu'il s'attaque. Au sein même de l'Eglise, il eut été un facteur désagrégeant, une prétendue rénovation décomposante. Comme le notait avec tant de force et de vérité l'encyclique "Pascendi", c'est aux entrailles et aux veines de l'Eglise que s'attaquaient les "modernistes". Ils auraient été une menace d'autant plus terrible et léthifère qu'ils s'introduisaient à l'intérieur de l'Eglise sous le couvert de défenseurs.

* * *

Au grand désespoir des adversaires de l'Eglise, le regretté et saint Pie X a porté le coup fatal au "modernisme" et a purgé de ses tenants les rangs de l'Eglise.

Cette dure défaite, ils ne l'ont point encore digérée. Ni n'en prennent-ils leur parti car ils n'ont pas encore compris que la doctrine du Christ est immuable et que le Vicaire de Jésus-Christ en est l'infaillible gardien et défenseur.

SLAVES ET TEUTONS

Si la lutte des Alliés contre les Allemands est celle de la civilisation contre une invasion de nouveaux barbares, elle est aussi une reddition de comptes entre Slaves et Germains et peut-être le germe d'où sortira un autre grand conflit européen. Ce jour-là tout le vieux continent devra faire bloc afin de mâter le slavisme expansif et envahisseur.

"Au mur, le Slave", s'est écrié un jour Bismarck. Bref arrêt comportant la soumission du Slave par le Germain. Projet de liquidation d'une rivalité engendrée par le voisinage géographique, une sphère d'expansion commune et accrue par la suppression inique de la Pologne, le seul état tampon entre les deux rivaux.

Par le nombre, le slavisme l'emporte de haute main. Ses légions couvrent la Russie, inondent les Balkans et débordent en Autriche. Aux soixante quinze millions de Germains, cantonnés surtout en Allemagne, exerçant une action prépondérante en Autriche où ils sont le tiers de la population, il peut opposer cent quarante millions de Slaves. Il est vrai que son emprise sur les différents peuples slaves n'est pas absolue mais elle croît de décade en décade. La religion grecque lui est un puissant moyen de pénétration. D'autre part, elle lui vaut l'hostilité d'une vingtaine de millions de Polonais.

En Allemagne, se trouve le château-fort du germanisme. Uni, sans rivaux, il y a édifié une formidable puissance militaire. Il n'en est point de même en Autriche-Hongrie. N'y formant qu'un cinquième de la population, il doit subir une lutte de tous les moments pour y maintenir sa prépondérance.

L'actuelle rencontre du germanisme et du slavisme sur les champs de bataille ainsi que les luttes préliminaires des états balkaniques contre la Turquie ne sont que le choc final, le dénouement d'une vieille rivalité à l'affut de toutes les manifestations. Dans ce conflit, aigu depuis un demi siècle, l'Allemagne a toujours tenu le haut du pavé.

D'aucuns croiraient que le crime du partage de la Pologne a créé des liens entre les pouvoirs spoliateurs. Loin de là. Leur turpitude recélait en principe leur futur châtiment. Loin de faire du germain et du slave deux amis, elle a accentué toutes leurs haines en supprimant entre eux toute distance. Un même besoin ou plutôt un même appétit d'expansion les stimulait. Il s'était une première fois apaisé aux dépens de la Pologne. Cette proie dévorée, il ne restait au germain et au slave toujours affamés, qu'à se dévorer. Ils étaient trop proches voisins pour vivre en paix. Et la lutte s'est engagée poursuivie sans relâche dans tous les domaines et par les moyens les moins louables.

Esclave subventionnée de la censure russe, la presse de Varsovie menait, sous forme de caricatures, une âpre campagne contre l'Autriche allemande et l'Allemagne. Ces dernières répondaient en tentant de convaincre la Suède que la Russie voulait unir la Laponie à la côte de la mer du Nord aux dépens de la Norvège. La résistance polonaise à l'oeuvre de germanisation en Allemagne s'alimentait à Saint-Pétersbourg. Par une infatigable propagande, l'Autriche, désireuse des faveurs des Ruthènes, tentait de les convaincre, de l'un et de l'autre côté de la frontière, qu'au point de vue national, mieux valait pour eux la domination autrichienne.

A l'instigation de Bismarck, l'Allemagne s'engageait, dès 1879, à supporter l'Autriche contre la Russie. En retour, l'Autriche l'assurait de son concours contre une attaque combinée de la France et de la Russie. C'est l'esprit de ce pacte qui a inspiré la continuelle opposition de l'Allemagne et de l'Autriche à la poussée russe vers Constantinople, à travers les Balkans.

Cet irréductible antagonisme allemand et autrichien n'échappait pas à la Russie mais, trop peu organisée et trop incertaine de sa valeur militaire, elle n'osait point risquer une attaque qui en cas de non réussite eût constitué un long recul.

Aujourd'hui son heure paraît avoir sonné: organisée, modernisée, refaite de son échec aux mains du Japon, alliée à la France et à l'Angleterre, elle prend sa revanche des insuccès, des rebuffades et des reculades des dernières quarante années. Et, à moins que les événements ne prennent une toute autre tournure que celle prévue actuellement, le slavisme l'emportera sur le germanisme.

Le germanisme disparu, du coup le slavisme se lèvera comme une menace au reste de l'Europe. Déjà, le cri d'alarme a été lancé. Maître de la plus grande partie de l'Europe, d'un côté touchant à la Baltique, de l'autre confinant à la Chine, borné au nord par la mer Arctique, le slavisme, non rassassié, non repu, poussera vers Constantinople, à travers les Balkans, vers l'Adriatique, à travers les débris de l'empire autrichien. Il s'efforcera de parachever par l'expulsion du Turc de l'Europe le programme d'expansion tracé par Catherine II, il y a deux siècles, et dont l'exécution débuta par le partage de la Pologne. Le parachèvement de ce programme ferait de la Russie la dominatrice de l'Europe.

Pareille perspective, quand on songe à la demi-barbarie, au lent progrès du russe, ne peut qu'effrayer les autres nations et leur inspirer, à l'heure même, le projet de mâter d'avance l'expansion slave.

Déjà, les grandes revues britanniques suggèrent le moyen d'y parvenir: elles le découvrent dans le projet de reconstitution de la Pologne. De même que jadis, elle formait une cloison étanche entre le flot slave et le flot allemand, ainsi aujourd'hui, par ses vingt millions d'habitants, elle opposerait une digue à la montée russe et préviendrait son déversement dans le reste de l'Europe.

Une Pologne réelle et non pas fictive, une Pologne suffisamment indépendante et forte pour ne point être un outil d'expansion russe et que la Russie se garderait de traiter comme la Finlande, demande la "Britannic Review".

Ce point de vue anglais, dicté par une nette vision de l'intérêt vital de l'empire britannique, est un des plus puissants motifs d'espoir de la Pologne démembrée. Les circonstances faisant de sa reconstitution une question de primordiale importance pour l'empire britannique, elle peut être assurée qu'il n'épargnera aucun effort commandé et imposé par ses intérêts.

En notre siècle de progrès, les exigences de l'intérêt sont de beaucoup plus efficaces et agissantes que celles de la justice et de l'honneur.

TROUPES COLONIALES

Le débarquement à Marseilles de 70,000 soldats des Indes marque la nette volonté de l'Angleterre de jeter dans le conflit actuel ses belles troupes indigènes. Elle suit en cela l'exemple de la France qui appela ses Turcos en Crimée, en France, durant la guerre franco-prussienne, et qui s'en sert actuellement comme troupes d'attaque. Dans l'histoire anglaise, il faut remonter jusqu'à Beaconsfield pour découvrir l'idée de l'emploi hors des Indes des troupes Indoues. Il les appela à Malte. En Europe on ne le prit point au sérieux et l'on qualifia de coup de théâtre son innovation.

A la France revient en premier lieu l'idée d'enrôler des sujets indigènes dans des armées régulières. Elle inaugura cette politique au lendemain même de la conquête de l'Algérie. En 1839, un premier bataillon de tirailleurs algériens était recruté. Ce nom devait plus tard se changer en celui de Turcos. Il fut trouvé, en Crimée, par les Russes que trompa la ressemblance de l'uniforme des tirailleurs avec celui des Turcs; ils les accueillirent par les cris de Turcos, Turcos,—les Turcs.

D'abord destinés à la pacification de l'Algérie même et à la conquête de nouvelles colonies en Afrique, les Turcos ne tardèrent point à être appelés à faire du service hors de leur pays d'origine. La France a créé des corps indigènes dans toutes ses colonies: elle a aujourd'hui ses tirailleurs sahariens, sénégalais, soudanais, tonkinois, annamites, malgaches, indous, etc. Leur effectif est, dans l'active, d'au moins 80,000 hommes, parfaitement entraînés, d'un courage à toute épreuve et ne souhaitant point d'autre vie que celle des armes. En cas de nécessité, il peut atteindre le demi-million.

L'engagement est volontaire et réservé strictement aux indigènes. Par une juste et habile politique de partage entre soldats français et indigènes de l'avancement aux grades inférieurs, l'armée française semble s'être assuré pour toujours du dévouement et de la plus absolue confiance des soldats indigènes. Jamais elle ne subit ni n'eut à redouter des révoltes.

Du soldat indigène, entraîné par la France, le général allemand Bernhardi a écrit que si la France pouvait en former une armée, du coup le rapport entre les forces militaires de la France et de l'Allemagne en serait bouleversé.

* * *

Ayant de plus vastes colonies, l'Angleterre a pu recruter une plus vaste armée indigène. Le maintien de sa domination aux Indes, les luttes de défense, de conquête et de pacification des états voisins l'y forçaient. Surtout en présence des effectifs blancs plutôt maigres de l'armée anglaise régulière.

Dès 1814, un traité avec le royaume de Népal donnait à la compagnie des Indes le droit d'engager des volontaires chez ce voisin. A vrai dire, les dix régiments de Gurkha Rifles, recrutés en Nepal, n'appartiennent pas à l'armée indoue. Ce sont des engagés, des mercenaires. Ils ont toujours fait preuve d'une inaltérable fidélité, spécialement lors de la grande révolte de 1857.

Ce sont les Sikhs qui fournissent le plus nombreux contingent de l'armée indoue: ils en sont le pivot. Ils seraient les descendants de Jacobites, de Nazaréens et de Templiers du temps des Croisades. Courageux, disciplinés, habiles, ils ont démontré leur fidélité et leur valeur en aidant à la conquête de presque tout le territoire anglais en Asie. Le gouvernement des Indes leur a ajouté les musulmans du Punjab, les Pathans, descendants de tribus
L'armée indigène des Indes comprend 160,000 hommes dont les
juives, des Baluchis, des Mahrattas, etc.
cinq sixièmes appartiennent à l'infanterie. Par mesure de prudence, l'Angleterre, depuis 1857, réserve l'artillerie à ses troupes blanches. A l'armée régulière, on peut ajouter près de 100,000 réservistes. Les états indigènes, voisins de l'Inde anglaise, évoluant dans l'orbite de son influence, disposent de 500,000 fantassins et de 100,000 cavaliers. Au besoin, l'Angleterre y trouverait un excellent terrain de recrutement.

* * *

Nul ne conteste le nombre et la valeur des troupes indoues. Seulement les ennemis de l'Angleterre soutenaient, non sans ombre de raison, que ses efforts seraient frustrés par le fanatisme religieux de ces troupes. Elles sont tirées de toutes les castes, de toutes les religions et des régions les plus diversifiées et les plus hostiles entre elles de l'Inde. Le souvenir de la formidable mutinerie des Cipayes en 1857, déterminée par le froissement involontaire des sentiments religieux des troupes indiennes, convainquaient les Allemands qu'un autre soulèvement était inévitable. Ils se vantaient même, au début de cette lutte, de faire éclater aux Indes la guerre sainte grâce au concours de leurs amis turcs. Mais loin de se soulever contre l'Angleterre et de la forcer à diriger vers l'Inde pour y maintenir l'ordre et y assurer sa domination une partie et peut-être la totalité des troupes expéditionnaires, destinées à s'unir à l'armée française, l'Inde, d'une extrémité à l'autre, a affirmé sa fidélité à l'Angleterre et offert de l'aider et de ses troupes et de ses trésors.

* * *

Cent cinquante mille indigènes, soit des possessions françaises ou des possessions anglaises, sont actuellement alignés contre les soldats de l'Allemagne. Si le besoin s'en fait sentir, leur nombre pourra être accru car les ressources d'hommes de l'Inde sont loin d'être épuisées.

Ce contingent arabe, nègre et indou, comptera peut-être pour beaucoup dans quelques-unes des victoires qui expulseront de France les Allemands et contribueront à briser la barbarie teutonne, à sauver la civilisation.

Cet alignement de barbares pour la défense de la civilisation ne sera pas l'un des moins étonnants développements de cette guerre. Il évoque forcément le souvenir de l'enrôlement de barbares par l'Empire romain pour la défense de la civilisation dont il était, à son déclin, le représentant.

PROLOGUE A L'ATTAQUE

(*L'Action Française*)

Un de nos amis rentré en France après un assez long séjour en Allemagne nous fait le récit suivant des événements qu'il a remarqués au moment de son retour en France:

Le 24 juillet, je débarquai à Cologne, et je courus aux nouvelles. J'appris le dénouement du conflit austro-serbe. En toute éventualité, je séjournai dans les provinces du Rhin et de la Westphalie, qui m'étaient familières. J'assistai donc au prologue du drame d'aujourd'hui.

La presse ne m'apprit rien que les lecteurs de nos quotidiens n'aient connu depuis lors. Cependant j'avoue, une fois de plus, le prestigieux talent de la censure militaire en Allemagne, qui s'était assuré le concours d'une presse bénévole. Le mot du conquérant du Turkestan revenait sans cesse: "La lutte est inévitable entre les Teutons et les Slaves". Donc, le peuple, attiré par l'espoir du butin oriental, et qui ne répugnait pas à une parade guerrière à travers la Russie, se rendait de bonne grâce vers la terre promise.

Or, le but était tout autre!

Le 28 juillet, des trains passaient dans la direction d'Aix-la-Chapelle. D'immenses convois, couverts d'étiquettes trompeuses, se rangeaient le long des voies stratégiques de la région du Rhin. Beaucoup de wagons venaient de Koenigsberg et devaient servir au transport des mobilisés vers la frontière de Belgique. Quelle singulière façon d'attaquer la Russie, pensais-je. Puis, dans les campagnes de la Wesphalie les femmes et les enfants rentraient les récoltes, encore tout humides. Quelques veilleurs apparaissaient à la croisée des chemins, ou sur la lisière des champs, surveillaient les travaux. Dès le 25 juillet, les éléments de la cavalerie et de l'artillerie avaient rejoint leurs garnisons. Dès le 29, la guerre franco-allemande était décidée dans les ministères. J'en ai la preuve. On m'engagea dans une préfecture à reprendre le rapide de Paris avant samedi. Le vendredi 31, le prince gouverneur de Munster, que je connaissais, me fit prévenir du danger que je courais en restant une journée de plus dans le royaume de Prusse. J'avais compris le mystère du langage des préfectures et la curiosité seule me retenait.

A ce moment, les hommes partaient toujours vers l'est de la France. Il ne restait que les groupements de la ligne Hambourg, Munster, Kohn et Aechen qui masquaient leur marche sur Welkeurade et Liége. La diplomatie germanique continuait à amuser l'Europe, et la presse avait toujours la mission de tromper le peuple allemand.

Le samedi 1er août, j'étais sur le quai central de la gare de Munster. La fortune avait conduit dans mon voisinage un général de division qui gagnait Koenigsberg. Un officier de dragons vert réséda recevait les derniers conseils de son supérieur et aussi ses impressions:

"Le plan est net, bien que l'effort soit colossal, expliquait celui-ci; nous contenons avec les forces de nos garnisons de la Poméranie et de la Pologne les armées russes, qui se mobilisent lentement. Une attaque rapide nous amène au coeur de la France, qui n'a pas eu le temps de mobiliser, et dont les troupes de couverture seront encerclées."

L'entrée par le grand-duché de Luxembourg lui semble particulièrement propice. Le dragon vert expliqua ensuite que le 7e corps, auquel il appartenait, devait s'embarquer dans la nuit du 1er au 2 août pour Herbestahl.

Tout cela satisfaisait ma curiosité. Mais l'heure du départ vint, et il ne fallait plus tarder. J'eus le loisir d'apercevoir les casques des grenadiers de *la plus jeune classe*, échelonnés sur la grande ligne. Dans l'ombre des futaies, entre Aix-la-Chapelle et Herbestahl, apparaissaient des couleurs trahies par leur éclat. L'ennemi marchait déjà. Des tas de malles, qui ne furent pas rendues, erraient depuis la veille, comme une promesse de rançon. Un jeune soldat croisa encore la baïonnette; cela permit à un Belge jovial de me faire remarquer que le sac du dernier soldat allemand, qui nous barrait la route, était cousu avec du fil blanc.

Coïncidence fortuite, dira-t-on! J'eus tout de suite l'intuition du symbole. Après ce que j'avais vu et entendu, vraiment la pantomime allemande me semblait, elle aussi, cousue de fil blanc. Je m'en consolai!

X...

"Il n'y a qu'un endroit où il (le colonel Sam Hughes, ministre de la milice) pourrait être considéré comme un homme extraordinaire. C'est dans un asile de fous".—Le *Winnipeg Saturday Post*, 3 octobre.

Notre confrère entend-il par là exprimer une opinion modérée sur le colonel Sam?

A DROITE ET A GAUCHE

Notre premier contingent vient de partir pour l'Angleterre: il atteint le chiffre de 30,000 hommes.

Jamais plus forte armée n'a traversé l'Atlantique soit pour venir du vieux continent au nôtre ou pour aller du nôtre au vieux.

* * *

Le *Free Press*, de vendredi dernier, parle de "small british army".

Oh! oh! confrère, surveillez votre rédaction: elle doit contenir quelque commensal du directeur du *Devoir*.

* * *

Il nous est souvent donné de sourire de certaines dépêches de fantastique allure transmises à nos journaux par les agences télégraphiques. Leur invraisemblance leur confère un ton comique et bien amusant. Mais quelle qu'ait été en ce genre la force de nos journaux ils sont certainement dépassés par le *Matin*, de Paris.

Parlant des "initiatives privées", au Canada, pour aider les Alliés, il apprend à ses lecteurs que "Sir James Aikens leva quatre mille homme d'infanterie, deux mille d'artillerie et mille de cavalerie." Un si grand enthousiasme et une si ardente foi patriotique auraient secoué les "Canadiens, restés Français par le coeur, qu'en *quatre jours cent mille engagements* furent enregistrés, et les hommes équipés et armés." M. Magee, du *Winnipeg Saturday Post*, ignorait évidemment ces renseignements car il eut été moins raide à l'égard de Sam Hughes. Mais, toujours d'après le *Matin*, l'élan national canadien ne s'est pas arrêté en si bon chemin. Des centaines d'offres individuelles sont parvenues au gouvernement. Quelques-unes citées par le *Matin* méritent d'être connues de nos lecteurs. Ainsi, les "fermiers et les petits éleveurs de la *province* de Mintréal (sic) ont donné *trente mille chevaux*." Une "Ligue Navale" aurait donné deux sous-marins.

Lisez donc les journaux d'Europe pour savoir ce qui se passe au Canada.

* * *

Une dépêche de cette semaine annonce que le Pape aurait écrit à l'empereur d'Autriche pour le prévenir des châtiments que lui réserve la justice divine s'il ne demande point la paix. Une autre nous apprend qu'on aurait trouvé dans les archives de l'archiduc Ferdinand, dont l'assassinat donna naissance à la lutte actuelle, les preuves de sa participation à l'assassinat de l'archiduc Rodolphe à un rendez-vous de chasse.

Tout cela doit être accepté sous bénéfice d'inventaire. En supposant que l'archiduc Ferdinand eut participé à l'assassinat de l'archiduc Rodolphe, il est peu probable qu'il en eut conservé la preuve dans ses archives. De toute correspondance échangée entre le Pape et l'empereur d'Autriche, il est certain que le public n'en saura que ce que l'un et l'autre voudront bien lui apprendre. Quand des agences télégraphiques prétendent en connaître le contenu, on peut sans crainte croire qu'elles se trompent.

* * *

"Il n'y a en ce moment qu'une place pour Bourassa et quelques-uns de ses pareils au Canada, l'asile d'aliénés ou la prison... La loi permet de museler ou d'enfermer les chiens ordinaires, en certains cas. Pourquoi épargner Bourassa?"—Le *Standard*, de Kingston, Ont.

De M. Cahan qui se permit de rappeler les journalistes anglais au respect de la vérité, ce même journal écrit: "M. Cahan a grand coeur ou le cerveau ramolli. L'homme qui peut défendre le directeur du *Devoir* est mûr pour l'asile ou pour la déportation comme indésirable."

Que sera-ce le jour où le directeur du *Standard* se décidera à ne plus être un modéré et à dire sans adoucissements ce qu'il pense de M. Henri Bourassa et de ses amis?

LA DEBACLE DES TROUPES AUTRICHIENNES

Abandonnant toute son artillerie l'aile droite des Autrichiens se retire derrière les monts Carpathes

Londres, 30.—Une dépêche de Pétrograde au "Central News" dit:

"L'aile droite des Autrichiens a été rejetée au delà des Carpathes, en Hongrie, où ils sont poursuivis par les Russes.

"La débâcle de l'armée autrichienne est complète; elle a perdu toute son artillerie.

"L'aile gauche bat en retraite sur Cracovie. Les Russes se sont emparés d'un autre des forts de Przemysl."

* * *

Pétrograde, 30.—Le communiqué suivant a été reçu de l'état-major du grand duc Nicolas, commandant en chef de l'armée russe:

"Un engagement qui a eu lieu près de Sopotskin, ville située sur le Niemen, dans la Pologne russe, et près de Drusseniki, s'est terminé par la retraite des troupes allemandes.

"L'ennemi venant du nord s'est approché d'Ossowiecz et a commencé le bombardement des forts de la ville, Debica, ville située entre Rzeszow et Tarnow sur la ligne ferrée, à environ 100 kilomètres à l'est de Cracovie.

"Des forces allemandes fort importantes qui ont été repoussées à Przemysl, ont battu en retraite dans la direction de Sanok, à environ cinquante kilomètres au sud-ouest de Jaroslaw. Elles ont dans leur fuite abandonné de nombreuses pièces d'artillerie et des automobiles chargés du transport des vivres et munitions.

"A Colonjok, nous avons infligé une défaite à un détachement de soldats allemands, nous nous sommes emparés de leur artillerie, et avons fait de nombreux prisonniers. Continuant à poursuivre l'ennemi, nous avons pénétré en Hongrie.

* * *

Londres, 30. — Poursuivant leurs succès, les Russes ont traversé les Carpathes et se sont emparés d'Uzsok en Hongrie, près de la source de l'Ung, où ils se sont emparés d'un grand nombre de canons, de magasins d'approvisionnement et ont fait de nombreux prisonniers, dit le correspondant à Pétrograde du "Morning Post".

"De là les Russes sont descendus dans les plaines de Hongrie."

Télégraphiant de Pétrograde, le correspondant du "Chronicle", dit:

"Le bruit a couru hier soir, que la bataille qui doit se livrer dans l'ouest de la Russie et pour laquelle les Allemands avaient fait d'importants préparatifs, avait enfin commencé. Elle est déjà terminée et les Allemands se retirent, bombardant avant de quitter la ville, les forts d'Ossowiecz.

"Le 23 septembre, ils ont traversé la frontière en quatre endroits différents.

"Celui qui se trouvait le plus au sud, était près de Kalisz, où est situé le district de Warta qu'ils ont occupé. Les Allemands ont éprouvé des pertes importantes à Sieradz, ville située à vingt kilomètres au sud-est de Kalisz.

"Plusieurs régiments allemands ont marché sur Mlawa, dans la Pologne russe, alors que d'autres régiments ont pénétré dans le district de Lamzo, près de Winezanta, où ils ont été repoussés.

"D'autres forces allemandes sont arrivées par Suwalgi et, se sont avancées à l'est vers le Niemen, où un engagement a eu lieu sur un front de cinquante kilomètres.

"On ne sait pas exactement quelles sont les forces des Allemands.

"Ce qui est certain, c'est que notre artillerie leur a imposé des pertes sérieuses, en les empêchant de marcher sur Drusseniki, ce qu'ils avaient essayé de faire."

ANVERS BOMBARDE

Deux forts seraient endommagés

Anvers, 29.—Les Allemands ont commencé à bombarder les fortifications extérieures d'Anvers avec de gros canons de siège.

On annonce déjà qu'ils ont causé des dégâts aux forts Waelhem et Wavre et à la chaîne de fortifications qui les relie entre eux. Les forts se défendent vigoureusement.

Les canons qui bombardent ces forts sont ceux qui ont bombardé Malines hier, tuant un grand nombre de paroissiens qui sortaient de l'église, et détruisant l'hôpital des petites soeurs des pauvres. Le fort Strombant a, dit-on, été détruit par les obus allemands.

En ce qui concerne le bombardement d'Anvers, on croit que l'attaque actuelle n'a pour but que de forcer l'armée belge à rester à l'intérieur du camp retranché. Les canons employés sont les canons de siège ordinaires et non pas les énormes obusiers qui causèrent la chute de Liège et de Namur. Anvers est calme et l'état-major général ne montre aucune préoccupation au sujet des derniers événements.

Le village d'Aordegem a été, pour ainsi dire, détruit par l'artillerie allemande. Les Belges, qui s'opposaient à la marche des Allemands avaient pris position de telle façon que le village se trouvait entre les deux lignes ennemies. Les envahisseurs braquèrent leurs gros canons sur le village qui fut bientôt en flammes.

Aordegem est situé à 3 kilomètres de Termonde.

* * *

Paris, 29.—Une dépêche d'Amsterdam au "Petit Parisien" dit que de violents combats ont eu lieu à Schooten, à 6 kilomètres à l'est d'Anvers, à Termonde et à Hofstade (28 kilomètres, est de Gand). Dans cette dernière localité, les gros canons allemands s'embourbèrent et les Allemands furent obligés de se retirer devant les attaques des Belges.

La même dépêche dit qu'il se confirme que les Allemands sont en train de réparer les fortifications de Liége.

* * *

Londres, 29.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter dit que les Allemands, qui avaient recommencé à bombarder Malines et qui, en même temps, attaquaient Grembergen, ont été repoussés par les Belges, qui leur ont infligé de grosses pertes.

Le correspondant de l'agence Reuter dit que les Belges, s'attendant à une attaque des Allemands sur Alost, ont occupé cette ville après l'avoir faite évacuer par les habitants.

Hier, les Allemands ont bombardé Alost, causant de grands dégâts et brûlant un hôpital. Ils furent ensuite rejetés sur Assche, à 10 kilomètres au nord-ouest de Bruxelles.

Le correspondant ajoute que, dans la journée d'hier, un Zeppelin a survolé la ville de Gand et une partie des côtes de la mer du Nord.

LA MENTALITE DES SOLDATS

"La guerre change complètement un soldat", dit un officier

Paris, 1.—Le "Temps" donne les passages d'une lettre d'un officier de cavalerie française qui jettent une lumière intéressante sur la psychologie des nations civilisées d'Europe en temps de guerre. Il dit:

"On doit développer une nouvelle mentalité appropriée aux circonstances. La guerre est barbare. Un feu de bois sert à faire cuire nos aliments. On prend des habitudes sauvages. Je suis devenu bien différent de ce que j'étais, et je vis sans essayer de comprendre pourquoi, et comment.

"Lorsque j'ai cinq minutes, je dors, quel que soit l'endroit. Quand je trouve de l'eau qui me semble potable j'en bois.

"Je ne crois rien de ce qui m'est dit.

"Naturellement, nous ne savons jamais si nous allons marcher ou rester où nous sommes. Les ordres arrivent et nous les exécutons sans aucune idée de plan général.

"Quant à la bataille, ce n'est qu'un bruit infernal, les officiers portant les ordres au galop—voilà ma besogne—les obus éclatant autour de nous, sont si nombreux, que nous ne les remarquons pas. Les chevaux même ne se retirent plus, ce qui dénote l'habitude du bruit, ce n'est pas l'héroïsme qui nous rend calme. On cesse de penser, parce que penser fatigue et entraîne une trop grande fatigue physique. On accepte ce qui vient. C'est une question de chance.

"En cinq jours de combats, je n'ai même pas vu un Allemand. Notre infanterie dit de même. Nous ne les voyons jamais; nous trouvons seulement leurs morts."

LES COMMUNIQUES OFFICIELS SONT PLUS QUE BREFS

Ils se bornent à déclarer qu'il n'y a rien de nouveau sur le front. — Une dépêche de Londres parle cependant d'une grande victoire française

Paris, 1.—Le bulletin officiel publié ce soir dit:

"Il n'y a rien de nouveau dans la situation."

* * *

Londres, 1.—Le bureau officiel de la presse a publié au sujet des opérations dans le nord de la France, le communiqué suivant:

"Il n'y a pour ainsi dire aucun changement dans la situation. A l'aile gauche des alliés, il y a eu de violents combats à la suite desquels la situation des alliés reste favorable."

* * *

Londres, 1.—Une dépêche de Paris à l'Exchange Telegraph dit:

"On déclare ici ce soir que la droite allemande a été complètement rompue et qu'elle est poursuivie par les alliés. Tous les automobiles du nord de la France ont été réquisitionnés pour transporter des troupes lancées à la poursuite.

"Des automobiles blindés, armés de mitrailleuses, ont été déjà lancés à la poursuite de l'ennemi.

"On annonce officiellement que Péronne a été repris par les alliés."

Le télégramme ci-dessus a été soumis au bureau officiel de la presse, à Londres, qui, tout en ne s'opposant pas à sa publication, a déclaré ne pas en prendre la responsabilité.

* * *

Paris, 1.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"1. A notre aile gauche, au nord de la Somme et l'Oise, l'ennemi s'est livré, nuit et jour, à des attaques qui ont été repoussées. Au nord de l'Aisne, il n'y a pas eu de changement.

"2. Au centre, en Champagne et à l'est de l'Argonne, l'activité de l'ennemi s'est bornée à une canonnade soutenue. Entre l'Argonne et la Meuse, nos troupes, qui se trouvent sur les Hauts de Meuse, en face de positions fortement retranchées, ont fait quelques progrès.

"3. Dans la région de la Woevre et à notre aile droite, en Lorraine et dans les Vosges, il ne s'est produit aucune modification notable dans la situation.

"D'une manière générale, nos lignes allant de l'est à l'ouest passent par la région de Pont-à-Mousson, par Apremont et la Meuse, près de Saint-Mihiel, puis par les hauteurs qui se trouvent au nord de Spada et par une portion des Hauts de Meuse au sud-est de Verdun.

"Entre Verdun et Reims, notre front est indiqué par une ligne passant par la région de Varennes, au nord de Souain et la vieille route romaine qui conduit à Reims; la ligne suit ensuite les ouvrages de défense de Reims, la route de Reims à Berry-au-Bac et les hauteurs connues sous le nom de Chemin des Dames.

"Sur la rive droite de l'Aisne, nos lignes suivent le cours de la rivière jusque dans la région de Soissons. Entre Soissons et la forêt de l'Aigle, elles traversent le plateau qui domine la rive droite de l'Aisne. Entre l'Oise et la Somme, notre front passe par Ribecourt (occupé par nous), Lassigny (occupé par l'ennemi), Roye (occupé par nous), et Chaulnes (en la possession de l'ennemi).

"Au nord de la Somme, notre ligne s'étend sur le plateau situé entre Albert et Combles.

"Pendant la journée d'hier, nous avons encore fait de nombreux prisonniers. Ils proviennent principalement du 7e corps d'armée de réserve, et des 10e, 12e, 15e et 19e corps d'armée allemands."

BEL EXPLOIT D'UN LIEUTENANT BELGE

Une expédition en automobile blindé

Londres, 30.—Le correspondant du "Chronicle", à Gand, raconte qu'un lieutenant belge, monté sur un automobile blindé, sur lequel avait été installé une mitrailleuse Maxim, a encore accompli un nouvel exploit.

"Au nord d'Alost, on vit tout à coup s'avancer, au coin d'une rue, l'automobile en question, qui alla se jeter sur des cavaliers et cyclistes allemands qui arrivaient juste à ce moment.

"Renversés de leur monture, les Belges en tuèrent une grande quantité avant qu'ils puissent remonter à cheval.

"L'automobile partit alors à la poursuite des cyclistes, dont six furent tués.

"Comme ils fuyaient sur la route, cherchant à esquiver les coups de feu et s'abritant à cet effet derrière les arbres quand cela leur était possible, quatre autres cyclistes ont été tués et plusieurs faits prisonniers.

"Le lieutenant Delhaix, qui avait dirigé le feu de l'intérieur de l'automobile, retourna alors au quartier général avec des quantités de casques, de manteaux, de selles et plusieurs bicyclettes. Il n'avait avec lui que quatre hommes, qu'il avait choisi spécialement, bien qu'il y ait toujours des quantités de volontaires qui désirent prendre part à ces sortes d'expéditions.

"Les Allemands ne parlent jamais de ce fameux automobile sans le comparer à un "croiseur sur terre".

L'HEROISME DES FRANCAIS

Un régiment refuse de se reposer avant d'avoir délogé l'ennemi d'une forte position

Paris, 2.—On raconte un bel acte d'héroïsme à l'honneur d'un régiment d'infanterie français qui combattait près de Soissons.

Depuis trois jours, ce régiment montait sans cesse à l'assaut des positions ennemies, mais était chaque fois obligé de céder devant le feu terrible des Allemands.

Vers la fin de la troisième journée, le régiment parvint à s'emparer de la position, après une charge à la baïonnette, et occupa une hauteur que les Allemands considéraient comme une position importante. Eux-mêmes étaient en train de se retrancher sur la colline voisine. Il fallait les en déloger avant qu'ils aient eu le temps de compléter leurs retranchements.

Le général qui commandait l'opération fit avancer des troupes de réserve, avec l'intention de les faire s'emparer de la position ennemie pendant que le régiment, déjà si éprouvé, prendrait un repos bien gagné.

A cette nouvelle, les hommes de ce régiment montrèrent un grand désappointement et remirent une pétition à leur colonel, suppliant qu'on leur permette de compléter la besogne qu'ils avaient commencée.

Leur requête fut entendue, et, quoiqu'ils eussent combattu sans trève depuis 72 heures, ils enlevèrent d'assaut la position allemande.

Leurs pertes furent considérables.

* * *

Londres, 4.—Le correspondant du "Daily Mail" à Amiens, en donnant une description des terribles combats qui eurent lieu autour de Péronne (cette ville a été prise et reprise plusieurs fois), dit qu'il est impossible d'entendre parler du courage opiniâtre des troupes françaises sans ressentir un frémissement d'admiration.

"Un matin, vers onze heures, dit-il, les troupes avancées françaises furent l'objet d'un terrible feu concentré et il semblait impossible qu'elles pussent se maintenir sur les positions qu'elles occupaient. L'artillerie française dut abandonner position après position.

"A deux heures de l'après-midi, les obus commençaient à tomber tout autour du carrefour où s'était établi l'état-major, et l'on supplia le général qui avait le commandement d'abandonner la place.

"—Non! répondit-il, tant que je serai ici nous ne pouvons pas battre en retraite, et tout ce qu'il nous reste à faire est de tenir bon."

"Il répéta la même phrase quelque temps après, alors que trois fermes brûlaient à une faible distance. Et il disait cela en toute connaissance de cause. A trois heures, le feu allemand diminua un peu d'intensité et aussitôt l'infanterie française attaqua vigoureusement.

"Vers le soir, les canons français occupaient les positions où les canons allemands avaient été en batterie pendant toute la journée. Le général avait tenu bon."

LETTRE DE M. BOURASSA

Voici le texte de la lettre que M. Henri Bourassa a adressé au secrétaire du Canadian Club au sujet de la motion d'expulsion proposée contre lui par M. Lansing Lewis:—

"Montréal, 24 septembre 1914. Monsieur,

"Les journaux du soir me font connaître l'incident tapageur suscité au lunch du Canadian Club, par la motion d'un certain M. Lansing Lewis qui a proposé de me faire expulser du club à cause de l'attitude qu'on me prête au sujet de la guerre.

"Je ne m'arrêterai pas à discuter le tact ou l'à-propos de la démarche de ce monsieur, en présence des hôtes distingués du club. Je désire simplement vous rappeler que votre bureau exécutif n'a nul besoin de perdre son temps à délibérer gravement sur mon cas. Le 8 avril dernier, j'ai écrit à votre secrétaire le motif qui m'a empêché jusqu'ici d'accepter de faire partie de votre cercle et de verser ma contribution. Ce motif, c'est qu'aussi longtemps que le bureau exécutif ne décidera pas de faire un usage plus équitable de deux langues officielles du pays et de rendre ainsi le club *canadien* de fait autant que de nom, je n'en ferai pas partie.

"Quant à mon opinion sur la guerre et la participation que le Canada doit y prendre, je n'ai pas à me donner la peine d'offrir des explications ou des excuses. Mes déclarations sont publiques: elles sont sujettes à l'examen de tous ceux qui peuvent lire la langue dans laquelle je les ai exprimées,—langue aussi rarement parlée et comprise au Canada anglais qu'elle est universellement comprise et parlée dans tous les pays civilisés: c'est la langue dont l'éminent délégué du gouvernement belge s'est servi, à midi, pour communiquer sa pensée aux membres de votre club, dont une bonne moitié ne l'ont pas compris.

"Aucun lecteur impartial et intelligent ne peut conserver le moindre doute sur mes sympathies pour la cause de la France, de la Belgique et de l'Angleterre, ni sur ma conviction, clairement exprimée, que le Canada doit les aider "de toutes ses forces, par tous les moyens dont il dispose." Ceci, je l'ai écrit à plusieurs reprises dans le *Devoir*.

"Grâce à la déplorable ignorance linguistique de la plupart des Canadiens de langue anglaise, certains journalistes "loyaux", à Montréal et dans tout le Canada, qui n'ont pas l'excuse d'ignorer ce que j'ai écrit, ont fait une campagne systématique de fausses citations et de calomnies afin de prouver que je suis l' "ennemi" des nations alliées. En Angleterre et dans tout pays civilisé, de tels procédés attireraient à leurs auteurs le mépris le plus complet et les dénonciations de tous les esprits droits.

"Quant à mes opinions sur les relations constitutionnelles du Canada et de la Grande-Bretagne et sur les obligations qui en découlent en matière d'organisation militaire ou navale, je les ai exprimés à Londres, en présence de plusieurs auditoires et dans maintes conversations intimes avec des hommes distingués de toutes les nuances d'opinion, et dans un langage encore plus explicite que celui dont je me suis servi ici, en toute occasion. Tous ont trouvé que ces opinions étaient légitimes et convenables; plusieurs, qu'elles étaient absolument irréfutables en droit et en fait. Ici, on les dénonce à la vindicte publique et l'on considère qu'elles méritent la prison ou même l'échafaud.

"Plus j'avance dans la vie et plus je voyage dans le monde, plus se confirme ma conviction que je suis décidément par trop britannique pour un milieu prussien comme le nôtre.

"Veuillez agréer, etc.,

Henri Bourassa.

LE BOMBARDEMENT D'ANVERS

Une communication officielle du gouvernement belge

Londres, 3.—Voici, suivant une dépêche adressée à l'agence Reuter, le texte d'une communication officielle publiée à Anvers aujourd'hui:

"Pendant toute la journée, l'artillerie allemande a continué le bombardement de la première ligne des forts situés au sud de la ville. Ces derniers ont peu souffert et nous sommes encore en état de résister avec efficacité.

"Entre la Senne et la Reeth, l'infanterie allemande n'a effectué aucun mouvement.

"Dans le cercle partant de Scheldt jusqu'à la Senne, les attaques violentes et audacieuses des Allemands ont été repoussées par les Belges, qui étaient soutenus par leur artillerie.

"Les pertes allemandes ont été proportionnées à la témérité de leurs attaques.

"Dans la direction de Termonde, l'offensive prise par les Allemands n'a pas eu une grande importance: ils se sont contentés de bombarder de loin nos retranchements, ce qui n'a pas eu d'effet, appréciable sur nos troupes qui gardaient les approches de la ville.

"Entre la Dende et la Scheldt, la situation n'a pas changé.

"Le bombardement des forts par les Allemands n'a pas eu le résultat qu'on attendait de sa violence.

"Le moral de nos troupes reste excellent et leur sang-froid est admirable, comme l'a prouvé la façon avec laquelle elles ont résisté aux attaques de l'infanterie allemande."

Une dépêche à "l'Evening News" dit que les Allemands ont continué à bombarder Anvers pendant presque toute la nuit dernière.

Les forts belges ont si bien répondu au feu de l'ennemi, que plusieurs fois ce dernier a été obligé de changer la position de ses batteries.

* * *

Londres, 3.—Le correspondant d'Anvers ajoute:

"Les forts de Navre et Sainte-Catherine sont restés pendant quelques temps, hier, dans l'après-midi, sans répondre au feu de l'ennemi, pour faire croire aux Allemands que les projectiles qu'ils avaient envoyés sur eux les avaient obligés à cesser le feu.

"Les Allemands ont alors envoyé une section avec quelques pièces d'artillerie de campagne pour attaquer les forts. Seuls quelques soldats allemands ont échappé au feu de nos troupes.

"Les Belges, après cela, dans une sortie, se sont emparés de plusieurs canons."

LES ESPIONS DU KAISER

Londres, 30.—Le correspondant du "Morning Post", dans une dépêche envoyée mardi dernier de Compiègne, s'exprime ainsi:

"La défense de la rivière de l'Aisne par les Allemands n'a été simplement qu'un nouveau mouvement marquant exécuté avec adresse pour cacher quel était le réel objectif de leurs opérations et, étant donné les conditions topographiques, il est presque certain qu'il a fallu des forces peu importantes pour l'exécuter.

"Aussitôt que les Français eurent passé l'Aisne, les Allemands ne perdirent pas de temps à se replier sur leurs véritables positions, qui étaient excessivement fortes, comme cela a été prouvé.

"La clef de cette position est un fer à cheval naturel formé par des carrières s'étendant autour de l'Oise, de Giraumont et Antheuil à Machemont.

"Toute cette position est indiquée par la montagne de Gaullon, qui se trouve en face de Compiègne, les carrières situées en face d'une déclivité de terrain formant la limite du plateau qui consiste en galeries. Ce sont des carrières de pierre ordinaire, et les galeries s'étendent, en certains endroits, sur plusieurs kilomètres et communiquent entre elles sous le sol.

"Il y a cinq ans environ, ces carrières avaient été acquises par une maison d'exploitation allemande, et depuis lors, des travaux considérables y avaient été exécutés en secret, pour renforcer certaines parties à l'aide de ciment armé et préparer des emplacements où l'on aurait pu installer des canons.

"Le résultat a été que cet immense plateau a formé dans la suite une puissante forteresse capable de renfermer un grand nombre de soldats.

"Par un hasard vraiment curieux, les habitants des environs, dans le but de sauver tout ce qu'ils possédaient, avaient conduits leurs troupeaux et leur bétail, dans les susdites galeries, pour que les Allemands ne pussent pas s'en emparer, et que les troupes françaises ne se trouvent pas à court de vivres.

"Cette position protégeait en outre l'aile droite allemande, elle communiquait ouvertement avec Noyon et avec tout le long de l'arrière des lignes allemandes à l'est; et sa base était fortement établie sur l'Oise avec la forêt de l'Aigle sur l'autre côté de la rivière; elle faisait ainsi face à tout mouvement tournant effectué par l'aile gauche des alliés.

"Aussi, les Français ayant commencé l'attaque de la position le 14 septembre, dès qu'ils eurent reçu leur grosse artillerie, les Allemands qui avaient également de l'artillerie lourde, purent répondre au feu des Français sans être désavantagés.

"A ce moment les troupes allemandes n'avaient été complètement rejetées sur leurs positions fortifiées et un combat terrible auquel prit part l'infanterie, eut lieu à une petite distance, dans un endroit couvert de forêt.

Département des patrons



La blouse de ce joli petit costume ne comporte qu'une légère ouverture et se glisse par-dessus la tête. Le cou est orné d'un collet matelot et l'ouverture d'un lacet. On emploie la longue épaule tombante et la manche droite, longue ou courte. Le bord inférieur de la blouse est renversé par en dehors. La jupe est en deux morceaux et peut fermer sur l'un ou l'autre côté.

Le patron No 6,742 est pour filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande 5 verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Costume dans la mode du printemps. Il se peut faire de tissu de soie, de laine, de coton, etc. Les manches et le corps ne font qu'un et le cou se termine par un collet et des revers. La tunique peut se terminer en pointes comme dans ce modèle ou en carré si on le préfère.

Le patron No 6,635 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissu de 44 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LE MOUVEMENT OFFENSIF ALLEMAND ECHOUE

Les vigoureuses attaques des Allemands sont repoussées sur toute la ligne. — Les alliés font quelques progrès

Paris, 30, 11 heures du soir.—Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"1. A l'aile gauche, les rapports sur la situation sont favorables.

"2. Au centre, nos troupes ont victorieusement résisté à de nouvelles et très violentes attaques.

"Nous avons fait de légers progrès sur les Hauts de Meuse.

"Dans la région de la Woevre, le opérations sont suspendues par suite d'un épais brouillard.

"3. A l'aile droite, en Lorraine et dans les Vosges, il n'y a aucun changement dans la situation."

* * *

Londres, 30.—Le bureau officiel de la presse a publié ce soir le bulletin suivant:

"La nuit dernière, l'ennemi a attaqué nos lignes avec encore plus de vigueur mais sans plus de succès.

"Il n'y a aucun changement important dans la situation; les Allemands n'ont pas gagné de terrain et les Français ont fait quelques légers progrès sur certains points."

* * *

Paris, 30.—Le communiqué officiel suivant a été donné cet après-midi à Paris:

"Il n'y a rien de nouveau à signaler en ce qui concerne la situation générale. Un calme relatif existe sur une partie du front. Néanmoins, à certains points, notamment entre la rivière Aisne et la région d'Argonne, l'ennemi s'est livré à plusieurs attaques violentes qui ont été repoussées.

* * *

Londres, 30.—Pour la première fois depuis le début des hostilités, le gouvernement français a fait parvenir un message par le poste de télégraphie sans fils de la Tour Eiffel.

Ce message dit:

"La pression des forces alliées rendent leur position de plus en plus critique, les Allemands ont essayé d'arrêter notre offensive par des contre-attaques répétées.

"Depuis le 26 septembre, ils ont fait de fréquentes et violentes attaques de jour et de nuit sur plusieurs de nos positions.

"Partout ils ont été repoussés, subissant de terribles pertes et laissant sur le terrain des milliers de morts et de blessés."

"Le 8e corps d'armée et la garde ont été rudement éprouvés et ont laissé entre nos mains un grand nombre de prisonniers.

Il est à remarquer qu'un grand nombre de soldats allemands se sont rendus volontairement, alors qu'ils auraient pu s'échapper. Ils paraissent savoir maintenant que les Français traitent bien leurs prisonniers, trop bien même, si l'on considère la façon dont les Allemands traitent les leurs."

* * *

Londres, 30.—Dans le courant des deux dernières journées, des scènes d'une violence extraordinaire ont eu lieu partout où les antagonistes étaient à portée les uns des autres, mais, selon toute apparence, aucune d'elles n'a amené un résultat décisif.

Le correspondant du "Times" télégraphie de Bordeaux:

"Les armées rivales sont maintenant tellement près l'une de l'autre, qu'hier, quelques centaines de mètres à peine séparaient les lignes des tranchées. Nulle part la furie allemande n'a gagné du terrain et la fin de la journée a trouvé l'aile gauche des alliés encore plus avancée vers le nord.

"La bataille s'est transformée en une sorte de course entre le mouvement englobant de l'aile gauche des alliés et l'attaque de leur centre et de leur aile droite par les Allemands.

"L'insuccès de l'ennemi dans ses tentatives de briser l'étreinte des alliés sur l'Oise et au nord de la Somme, a été accompagné hier par une nouvelle tentative de percer leur centre.

"Là avait été massée l'élite de l'armée, la garde prussienne, qui, au début de la campagne, a montré qu'elle était susceptible de donner et de recevoir de grands coups.

"Plus loin, à l'est, l'offensive allemande fut d'abord couronnée de succès, entre la route de Somepy à Châlons et la voie ferrée de Saint Menehould à Vouziers: mais vers le soir, les Français reprirent le terrain qu'ils avaient perdu le matin."

MALINES ET LIERRE BOMBARDES

Les obus allemands tombent naturellement sur les églises et les hôpitaux

Londres, 3.—"Malines a été réoccupé par les Belges", dit le correspondant de l'agence Reuter à Anvers. Dans sa dépêche, il dit:

"Les Allemands ont renouvelé aujourd'hui le bombardement de Lierre (ville manufacturière à 13 kilomètres environ d'Anvers) et Heyst-op-den-Berg (ville près de Lierre).

"A Lierre, la tour de l'église Saint-Gommarius, le couvent des soeurs blanches et quelques maisons ont été atteints par des obus; quatre femmes ont été blessées.

"La plus grande partie de la région a été désertée complètement par la population.

"L'église de Saint-Gommarius, l'une des plus belles églises gothiques de Belgique, fut commencée en 1425 et achevée en 1527. Elle fut restaurée récemment. Trois de ses plus beaux vitraux furent offerts par l'empereur Maximilien."

* * *

Londres, 3.—Dans une dépêche adressée d'Anvers, par le correspondant de l'agence Reuter, celui-ci dit que quatre blessés et deux femmes ont été tués hier à Lierre par un obus qui traversa le toit de l'hôpital pendant le bombardement allemand.

La salle dans laquelle se trouvaient les blessés a été complètement détruite.

MARCHE VICTORIEUSE DES TROUPES RUSSES

La Galicie est complètement évacuée par les Autrichiens.

Londres, 3.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph Company à Rome, dit que Pétrograde annonce officiellement l'évacuation complète de la Galicie, et que le restant des troupes autrichiennes s'est réfugié dans les Carpathes.

Dans une dépêche de Rome, le correspondant de la "Central News" annonce que l'ambassadeur de Russie fait savoir qu'une armée autrichienne fuyant devant les Russes, a été entourée près de Douklo, et que la défaite est complète.

Toutes les provisions, les munitions et le matériel de guerre qui allaient être ramenés en Autriche, sont tombés aux mains des Russes.

Les Russes se sont emparés de 500 automobiles militaires.

Une dépêche de Rome à l'Exchange Telegraph Company, datée de jeudi, dit:

"Un message de Pétrograde signale qu'une bataille terrible entre l'armée du général Rennenkampff et celle du général allemand von Hindenburg est engagée depuis dimanche matin sur le front s'étendant de Grodno à Druskeniki, sur la rivière Niemen.

Quatre corps d'armée ont été engagés des deux côtés, les Russes reçoivent des renforts continuels de Vilna. Les Russes ont déjà repoussé les Allemands sur plusieurs points.

LES BRAVES

De nombreux soldats reçoivent la médaille militaire

Paris, 29.—On vient de publier la liste de tous les soldats qui ont reçu la médaille militaire.

On y voit le nom du caporal Massell, qui resta dans un poste d'observation, placé dans un arbre, pendant trois jours, et put obtenir ainsi des informations de la plus haute importance.

Exposé au feu de l'ennemi, il ne quitta son poste que quand il fut sérieusement blessé.

Parmi les autres soldats qui ont reçu la médaille militaire se trouvent le nommé Slicepp, qui est resté tout un jour sur un arbre en observation, et le nommé Tanchon, qui, lui, demeura trois jours caché dans un arbre pour le même but, alors que les shrapnels tombaient de tous côtés autour d'eux.

LA SITUATION GENERALE EST SATISFAISANTE

L'armée du général von Kluck en danger d'être cernée. — Les Allemands sont repoussés du côté de Saint-Mihiel

Paris, 30, 11 heures du soir.—Le communiqué suivant a été publié par le gouverneur militaire de Paris:

"La situation générale est satisfaisante. Il n'y a aucun changement à signaler sur tout le front, excepté au sud de la Woevre.

"Dans cette région, nous avons occupé Sicheprey et nous nous sommes avancés jusqu'aux rives du Rupt de Mad."

Paris, 30.—Le communiqué officiel de cet après-midi dit:

"1. A l'aile gauche, au nord de la Somme, notre mouvement tournant se développe de plus en plus vers le nord.

"Entre l'Aisne et l'Oise, l'ennemi a fait de violentes attaques contre Tracy-le-Mont, au nord-est de la forêt de Laigue; les Allemands ont été repoussés avec de grosses pertes.

"2. Au centre, un calme relatif règne sur tout le front qui s'étend de Reims à la Meuse.

"Entre l'Argonne et la Meuse, nous avons fait de légers progrès.

"Dans la région de la Woevre, des combats acharnés ont été engagés. Nos troupes ont avancé sur plusieurs points, notamment à l'est de Saint-Mihiel.

"A l'aile droite, en Lorraine et dans les Vosges, il ne s'est produit aucun changement.

"En Galicie, la garnison autrichienne de Przemysl a tenté plusieurs sorties, mais sans succès. Les armées autrichiennes continuent à battre en retraite en désordre, abandonnant de nombreux prisonniers, de l'artillerie et un important matériel de guerre.

"Au sud de Przemysl, dans les Carpathes, un détachement russe a battu une brigade hongroise et pénétré en Hongrie."

* * *

Paris, 20. (Sur le champ de bataille.)—Voilà dix-sept jours que dure ce terrible combat qui se livre sur une étendue de plus de 200 kilomètres de la Somme à la Moselle, et rien n'indique encore que cette bataille, qui aura une page intéressante dans l'histoire, touche à sa fin. Les Allemands, on le voit chaque jour, reculent devant la poussée violente et soutenue des armées alliées, qui s'attaquent spécialement à leur aile gauche et à leur aile droite, alors qu'au centre, où les Allemands se sont plus fortement retranchés que partout ailleurs avec de la grosse artillerie, la situation reste la même.

Les experts militaires concluent de tout cela que quelque mouvement important sera bientôt effectué par les Allemands qui ont compris qu'il leur était impossible de s'opposer à l'avance des alliés, bien qu'ils leur opposent une résistance désespérée, et sacrifient chaque jour à cet effet, des milliers de soldats. Les deux ailes de l'armée allemande paraissent se replier en arrière sur le centre, se réservant ainsi la seule ouverture de cette boucle, pour effectuer un mouvement d'arrière, par Rethel.

Leur principale base d'approvisionnement à Juniville est protégée par des forces importantes, car il est absolument essentiel pour eux d'occuper cette place pour le ravitaillement des armées allemandes qui se trouvent dans le nord-est de la France, mais cette base d'approvisionnement, paraît bien mal placée, n'ayant qu'une seule ligne de chemin de fer pour la desservir.

La ligne de bataille a varié considérablement depuis que ces deux grandes armées dont il n'est pas permis de faire connaître l'importance et la position exacte, sont entrées en contact.

Le front actuellement, présente à divers endroits des sinuosités externes et internes, et cela, dans une région dont la configuration est des mieux disposée pour la défense.

Les chefs des armées alliées, ménagent autant qu'ils peuvent la vie de leurs soldats, en leur évitant les attaques de front sur des positions où les Allemands occupent une situation avantageuse, mais si la place de campagne nécessite une attaque directe, les soldats français et anglais, s'avancent alors gaiement et avec enthousiasme, pleins de confiance en leurs chefs.

* * *

Londres, 30.—Le correspondant du "Times" à Nancy, télégraphiant à la date du 26 septembre, annonce de façon non-officielle la reprise par les Français de Saint-Mihiel, campement retranché à 30 kilomètres environ au sud-est de Verdun. Les Français ont aussi fait prisonnier le prince de Bavière à Nomény, à 24 kilomètres environ au nord de Nancy.

Le correspondant ajoute que les Allemands attaquent Nomény en vue de rendre la liberté au prince.

LE SADISME ALLEMAND

Commentaires du "Figaro" sur le bombardement de la maison de campagne de M. Poincaré

Paris, 1.—En commentant le bombardement de la maison de campagne de M. Poincaré (Le Clos, à Sampigny), et le pillage de ses caves par les Allemands, le "Figaro", dans son article éditorial, dit:

"Il y a certainement quelque chose de pourri, quelque dérangement profond dans la cervelle de ceux qui sont capables de commettre de pareilles actions, qui ne sont qu'une forme d'une monstrueuse démence perverse qui porte le nom de sadisme.

"Quarante années de triomphe insolent, une sorte de saturation des satisfactions les plus vulgaires, ont bouleversé cette race jusqu'à la moëlle. Cette race entière est affectée de sadisme à un degré que l'histoire n'avait jamais connu précédemment."

Le "Figaro" recommande que les Allemands soient dorénavant rejetés de la civilisation.

Il dit qu'il ne faut plus employer ni servantes ni gouvernantes allemandes, qu'il ne doit plus y avoir de cours d'allemand dans les universités, plus de musique allemande à l'Opéra plus de pièces allemandes dans les théâtres, plus d'articles écrits par des auteurs allemands dans les revues.

LE MEURTRE PAR ORDRE

Les théories allemandes sur la guerre

Il est désormais établi que les chefs sont les instigateurs des atrocités qui déshonorent l'armée allemande. Les carnets trouvés sur des officiers et des soldats tués en fournissent la preuve. En achevant les blessés, en fusillant les vieillards et les enfants, en incendiant et détruisant les fermes et les habitants, le soldat ne fait qu'obéir: c'est l'assassinat, c'est la destruction "par ordre!..." Le but poursuivi, avoué, c'est tout bonnement l'extermination.

Il importe, pour se bien convaincre de ce mot d'ordre traditionnel, de rappeler ce qu'écrivaient des officiers généraux de l'armée prussienne, à une période d'angoisse, où le spectre de la guerre était dressé chaque jour devant nous comme un épouvantail: c'était entre 1887 et 1889.

Le colonel Koettschau, dans son livre "La prochaine guerre franco-allemande", s'écrie: "Nous sommes une nation armée, un peuple de guerriers" et il annonce que cette guerre sera une guerre à mort. Il prononce le "to be or not to be" (être ou ne pas être) qui sera maintes fois répété jusqu'au jour, tout récent, où il est sorti de la bouche même du kaiser, dans sa proclamation.

Le grand homme de guerre (!) la gloire de l'Allemagne, l' "immortel Clausewitz", comme ils disent, a établi sommairement le dogme de la force brutale, auquel ont toujours obéi les officiers allemands. Je cite:

"La guerre ne connait qu'un moyen: la force. Il n'en est pas d'autre: c'est la destruction, les blessures, la mort, et cet emploi de la force brutale est de règle absolue."

Voilà pour la doctrine technique de la guerre d'extermination.

Voici maintenant pour la théorie utilitaire:

"Que la France médite les paroles de ce maître immortel", dit dans un autre ouvrage un commentateur célèbre du même Clausewitz... Et ce commentateur ajoute:

"Si les peuples civilisés ne scalpent plus les vaincus, n'égorgent plus les prisonniers, ne détruisent pas les villes et les villages, n'incendient plus les fermes, ne dévastent pas tout sur leur passage, ce n'est point par humanité, oh! non; c'est qu'il est préférable de rançonner les vaincus, d'asservir des territoires productifs."

On ne saurait dire plus clairement que là où le but ne comporte pas la rançon et l'asservissement certains, il convient de revenir au scalp, à l'égorgement et à l'incendie; c'est ce que font les Allemands aujourd'hui.

* * *

L'auteur auquel j'ai emprunté ces lignes précédentes ne s'est pas borné à des citations de Clausewitz paraphrasées de la bonne sorte. Il a professé une doctrine autrement forte et il ne cache pas que:

"Le style du vieux Clausewitz est bien mou. C'était un poète qui mettait dans son encrier de l'eau rose. Or, ce n'est qu'avec du sang qu'il faut écrire sur les choses de la guerre!... Entre l'Allemagne et la France, il ne peut s'agir que d'un duel à mort. "To be or not to be", telle est la question qui sera posée et ne se résoudra que par la ruine de l'un des antagonistes".

L'homme qui a écrit le formulaire de destruction de ce duel à mort dont je viens de citer quelques passages, qui en a prescrit les moyens barbares et sans limites, comme on prescrit une manoeuvre, en foulant aux pieds tout principe d'humanité, ce n'est ni un sergent, ni un colonel ou un commandant de corps, "c'est un ministre de la guerre prussien", c'est le maréchal baron Bronsard de Schellendorg, auteur du livre, "la France sous les armes", traduit par le colonel Hennebert, professeur à l'Ecole militaire de Saint-Cyr.

Peut-on s'étonner dès lors que la doctrine du brigandage et de l'assassinat ait fait école dans les armées allemandes?... Se faire un bouclier d'un rideau d'être inoffensifs, de femmes et d'enfants qu'on pousse en avant des soldats est tout naturel!... "C'est par ordre."

Quoi de surprenant à l'emploi des balles dum-dum? "C'est par ordre".

"L'HOMME LIBRE" SUSPENDU

M. Clemenceau s'était refusé à supprimer certains mots d'un article trop violent

Toulouse, 1.—"L'Homme libre", journal de George Clémenceau, ancien premier ministre, qui avait été transféré de Paris à Toulouse, a été suspendu pour huit jours par le général Bailloud. Le gouverneur militaire de Toulouse avait demandé à M. Georges Clémenceau de supprimer certains passages dans un article du journal qui devait paraître aujourd'hui, article qui est considéré comme trop violent. M. Clémenceau ayant refusé, le général a fait consfisquer tous les numéros du journal, en ordonnant qu'il serait suspendu.

LA FLOTTE ALLEMANDE

On remplace maintenant toute son artillerie

Copenhague, 1.—Des voyageurs venant du canal de Kiel disent que les Allemands sont en train de placer sur leurs croiseurs cuirassés et sur leurs dreadnoughts de nouveaux canons que les usines Krupp expérimentaient depuis deux ans.

Ils racontent que le canal regorge de navires de guerre, parmi lesquels sont les plus gros cuirassés, que les arsenaux travaillent jour et nuit et que de longs trains arrivent continuellement, apportant d'énormes canons pour les navires.

Ils ajoutent que les Allemands déclarent que la flotte tout entière sera prochainement prête pour le combat.

LE BOMBARDEMENT D'ANVERS

Les obus allemands font peu de dégâts

Londres, 1.—Le communiqué officiel publié par le gouvernement belge est contenu dans une dépêche d'Anvers, envoyée à l'agence Reuter. En voici le texte:

"Après avoir bombardé Malines, ville située à 20 kilomètres à l'est d'Anvers, les Allemands sont rentrés pendant la nuit dans la ville, dont tous les habitants avaient fui et l'ont quitté aujourd'hui.

"Les Allemands ont dirigé le feu de leur grosse artillerie de siège sur les forts de Wavre, Sainte-Catherine et Waelhem, qui se trouvent à environ 15 kilomètres d'Anvers, mais avec des résultats qui ne sont pas en rapport avec les munitions importantes qu'ils ont employées. Nos forts ont répondu au feu de l'ennemi et le bombardement a cessé.

"Entre la Dendre et le canal de Willebroeck, à l'ouest de Waelkeno, l'offensive prise par l'ennemi a été promptement arrêtée. Les forts ont infligé de sérieuses pertes à l'ennemi et l'ont obligé à battre en retraite."

Dans une dépêche d'Anvers, le correspondant de "l'Evening News" dit que le bombardement de la ville de Malines par les Allemands a continué toute la nuit.

La plupart des rues sont obstruées par des débris de maisons qui ont été brûlées.

NOUVEAUX SUCCES RUSSES

Un communiqué officiel de l'état-major général

Pétrograde, 1.—Le rapport officiel suivant communiqué par le chef de l'état-major général au sujet des opérations russes vient d'être publié.

"Les troupes russes ont repris vigoureusement l'offensive et s'avancent dans les forêts d'Augustowo, situées dans la Pologne russe, province de Suwalki.

"Les Allemands emploient de la grosse artillerie de siège pour bombarder la forteresse d'Ossowiecz.

"La tentative faite par l'infanterie allemande de s'emparer de cette forteresse a échoué.

"Sur le front, en Silésie, les troupes allemandes ont reçu des renforts imposants et déploient une grande activité. Les sorties effectuées par la garnison de Przemysl n'ont pas été couronnées de succès. De nombreux prisonniers, plusieurs canons et plusieurs magasins de munitions sont tombés entre nos mains. La retraite des Autrichiens continue en Galicie et le plus grand désordre règne dans les rangs de l'armée autrichienne."

Le colonel Shumsky, critique militaire de la "Gazette de la Bourse", parle des succès remportés par les Russes et de leurs opérations dans les monts Carpathes, comme des faits les plus remarquables de l'histoire militaire.

"Bien que l'on pense, en général, dit-il, que les troupes russes sont capables de se livrer à aucune opération militaire dans les montagnes, comme elles l'ont montré dans la campagne de Mandchourie, les Russes, en cette occasion, ont prouvé que, bien commandés, ils étaient capables de remporter des victoires aussi bien en plaine que dans les montagnes."

Parlant des engagements qui doivent bientôt avoir lieu près du Niémen, le colonel Shumsky ajoute:

"Il est important de savoir si les Allemands pourront forcer les Russes à renoncer aux opérations qu'ils avaient projetées dans les Carpathes pour pouvoir s'avancer rapidement vers le Niémen."

Le colonel Shumsky croit que les opérations qui auront lieu sur le Niémen, même si les Allemands étaient vainqueurs, ce qui paraît peu probable, n'auront pas une importance décisive, au lieu que les opérations russes en Galicie et dans les Carpathes influeront sur toute la durée de la campagne.

LE GENERAL JOUBERT

Le fameux général boer vient offrir son épée aux alliés.

Bordeaux, 30.—Le général boer Joubert est arrivé à Bordeaux pour offrir son épée aux armées alliées.

"J'ai combattu contre le général French en Afrique méridionale, dit le général Joubert, et maintenant je vais combattre à ses côtés. Je commandais une armée boer opposée à la sienne à Elandslaagte; c'est là que j'ai reçu le baptême du feu dans une guerre entre nations civilisées.

"J'ai offert mes services sans conditions, mais je ne sais pas encore s'ils seront acceptés. Je m'attends cependant à être attaché, en qualité de conseiller, à l'état-major du général French.

"La guerre sera longue et dure. L'armée allemande, que je connais bien, est la machine de combat la plus perfectionnée du monde, mais en fin de compte nous la battrons parce que nos armées sont quelque chose de mieux qu'une machine."

MARIAPOLIS

Nos battages sont terminés. Le rendement, quoique égal en qualité à celui de l'année dernière, est bien inférieur en quantité. Le nombre de chars envoyés cette année par le C. N. R. est justement la moitié de celui de la récolte de 1913.

* * *

Nos fermiers sont à leur labour, dans l'espoir d'une meilleure récolte pour l'an prochain.

* * *

Les patates ont entièrement manqué. Que ferons-nous... en attendant les nouvelles? A la grâce de Dieu.

* * *

Plusieurs de nos fermiers ont enfin compris la nécessité de la culture mixte. C'est la seule méthode de sauvegarder leurs terres et de faire face aux mécomptes occasionnés bien souvent par les surprises de la récolte. Que le beau mouvement donné par Saint-Jean-Baptiste et Letellier soit suivi par tous nos fermiers canadiens-français.

* * *

Les dernières nouvelles de la santé de notre bon curé, M. A. Rousseau, ne sont guère meilleures. Espérons que le bon saint Joseph et la Thaumaturge du Canada, Sainte Anne, lui obtiendront le miracle tant désiré.

* * *

Dimanche dernier, fête de Notre-Dame du Rosaire, 18 enfants de la paroisse ont fait leur communion privée.

* * *

Nos enfants d'école assistent tous les matins à la Sainte Messe qui est dite à 8 heures et demie, pendant laquelle on récite le chapelet aux intentions du Souverain Pontife. Tous les jours également, après la classe, ils assistent aux dévotions commandées par notre cher archevêque pour la paix de l'Europe. La prière des enfants touche d'une manière spéciale le Coeur de Dieu. Espérons donc que le Dieu de Paix voudra bien exaucer les prières de ces enfants et accorder cette paix apportée sur la terre par son Divin Fils: "Pax vobis".

* * *

Dimanche soir, les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie ont organisé une "veillée" au bénéfice de M. le curé Rousseau. Malgré l'inclémence du temps, elle a parfaitement réussie et un joli montant a été envoyé à notre cher malade.

Les heureux gagnants furent: cartes, prix pour les dames, Mme Philéas Toutant: consolation, Mme L. Desrochers; prix pour les hommes: Damase Chapedelaine; consolation, Wilfrid Choquette. Beau cadre du Sacré-Coeur: Mme Lapham. Beau livre de prières: Mlle R. Chapedelaine.

* * *

La municipalité a voté l'érection d'une prison. Là, en général, où l'on tolère un hôtel, il faut bâtir une prison... conséquence trop logique, hélas!

* * *

M. Rousseau, magistrat, a débarrassé la paroisse d'un intrus dont la conduite laissait beaucoup à désirer. Le juge lui a donné la belle occasion de faire une bonne retraite de 3 mois... à Morden.

LE MARCHE

Blé—	
No 1 Nord	107
No 2 Nord	103⅝
No 3 Nord	98⅝
No 4	93
No 5	87½
No 6	82½
Fourrage	77
No 1 semence, rejeté	103¾
No 2 semence, rejeté	97¾
No 3 semence, rejeté	94¼
No 1 hiver rouge	106¾
No 2 hiver rouge	103¾
No 3 hiver rouge	98¾
Avoines—	
No 2 C W	48⅝
No 2 fourrage	44½
Orge—	
No 3	65
No 4	59½
Lin—	
No 1 N W C	113¼
No 2 C W	110¼

On a rompu les chemins qui menaient au ciel et que tout le monde suivait; il faut se faire des échelles.



Mgr Cherrier, qui vient d'être élu vice-chancelier de l'Université du Manitoba, en remplacement de Sir Joseph Dubuc

LA BALLE LEBEL

"Elle ne peut être transformée en balle dum-dum", dit un savant allemand

Une des choses les plus remarquables du conflit européen est la précision des rapports faits par les médecins de toutes les nations en guerre, quand ils ont été requis de donner leur opinion, en qualité d'experts scientifiques. Un membre distingué de la profession médicale en Allemagne a été mis en demeure de donner son avis sur les balles tirées par l'infanterie française. Des officiers allemands avaient émis la crainte qu'elles n'aient été empoisonnées avant qu'on en fit usage; mais le docteur Traube déclara qu'elles étaient "humaines".

Le rapport de ce savant est publié dans le numéro du 25 août d'une publication allemande bien connue, et est commenté dans le numéro du "Medical Record", paru récemment.

En voici le sommaire:

"Dans le numéro du 25 août du "Münchener Medizinische Wochenschrift", le professeur W. Traube dit que les soldats allemands ont une grande appréhension des balles françaises, les croyant empoisonnées. Pendant les combats qui eurent lieu autour de Mulhouse, on lui apporta de nombreuses cartouches françaises pour qu'il les examine à ce point de vue. Au point où la balle est fixée dans la douille, la cartouche porte une bande noire qui éveillait la suspicion des Allemands. Le docteur Traube ne tarda pas à s'apercevoir que cette bande n'était formée que de gomme inoffensive.

"La balle elle-même est faite de cuivre, de zinc et de nickel, et l'analyse prouva qu'elle ne contenait ni arsenic ni phosphore ni antimoine. En un mot, cette balle est faite "de bons matériaux". Elle est recouverte d'une couche de cuivre si mince, qu'elle ressemble à une galvanisation et est incapable de causer aucun mal dans le cas où elle se détacherait du corps du projectile; par suite la balle ne peut s'aplatir ou s'écraser comme une "dum-dum".

"Le docteur Traube conclut en disant que la balle de l'infanterie française est "humaine", autant que ce mot puisse s'appliquer à un projectile.

"Nous pouvons ajouter que cette opinion est confirmée par les médecins militaires allemands.

"Ils ont trouvé que la balle française, lorsqu'elle ne traverse pas un organe vital, ne fait que des blessures peu dangereuses. Même une blessure du poumon est regardée comme triviale, ainsi que nous l'apprend une lettre d'un docteur d'un des hôpitaux de Munich. Les effets de cette balle sont très différents de ceux produits par la balle pointue en usage chez les Anglais et les Allemands."

A DUSSELDORF

Les dégâts causés par les aviateurs anglais

Genève, 30.—Un télégramme de Bâle signale le récent raid d'aviateurs anglais sur Dusseldorf, où il existe un dépôt de dirigeables allemands.

Un Zeppelin a été endommagé, mais on ne connait pas exactement l'importance des dégâts.

Une seconde bombe a détruit une partie de hangar contenant des pièces de rechange pour dirigeables, tandis qu'une troisième bombe tombait dans une prairie. On n'a pas signalé de morts.

Comme résultat de ce raid aérien, ajoute le télégramme, toutes les cathédrales des villes situées le long du Rhin, principalement celles de Cologne et de Strasbourg, ont arboré d'immenses drapeaux blancs.

Le nombre des drapeaux de la Croix rouge, placés sur les hôpitaux, est nombreux.

LA TENACITE BELGE

L'armée est toujours pleine d'entrain et continue à harasser les Allemands

Londres, 1.—M. R. Hawkin, qui vient de rentrer de Belgique, où il est allé organiser le transport en Angleterre d'un certain nombre de blessés belges, déclare qu'il a été vivement impressionné par l'attitude de l'armée belge d'Anvers.

"Toutes les nuits, dit-il, les Belges font une sortie et ne rentrent qu'au matin avec bon nombre de blessés; quelquefois il y a jusqu'à mille morts et blessés. Mais on ne saurait trop apprécier l'utilité de ces expéditions.

"Les avant-postes allemands sont terrorisés; il ne se passe pas de nuit sans que l'un d'eux soit attaqué ou sans que les Belges fassent sauter un de leurs trains d'approvisionnement. Tous ces coups de main tendent à troubler les plans si méthodiquement exécutés des Allemands.

"Les Belges d'Anvers ont été surnommés les "rats noirs", en raison de leur destructive activité nocturne.

"Il est à remarquer que, malgré la vigueur des opérations militaires, ce sont les civils qui fournissent le plus fort contingent de morts et de blessés. Les Allemands ont évidemment essayé de frapper de terreur la population d'Anvers, afin d'ébranler le commandement militaire dans sa décision de lutter jusqu'à la dernière extrémité; mais la détermination du roi Albert n'a fait que le rendre plus cher au coeur de son peuple qui ne demande qu'à le suivre. On l'a bien vu lorsque les Allemands ont envoyé leur dernière députation auprès du roi; celui-ci a refusé de recevoir les envoyés ennemis et son attitude a été approuvée avec enthousiasme".

M. Hawkin a déclaré en outre que les hôpitaux d'Anvers étaient bondés. Les Allemands, après l'occupation de Bruxelles, ayant proclamé l'annexion de la Belgique, ont "annexé" également l'organisation de la Croix rouge belge, sans oublier les fonds qu'elle avait à sa disposition. La Croix rouge belge se trouve donc dans un grand embarras, et c'est pourquoi le gouvernement belge a accepté avec joie l'offre de transporter en Angleterre les blessés convalescents que la nature de leurs blessures rend impropres à tout nouveau service armé.

M. Hawkin a dit en outre:

"La situation à Bruxelles devient grave. Il y a danger de famine. Les vivres sont rares et 180,000 personnes demandent chaque jour des rations que l'administration allemande ne fournit qu'avec difficulté. On craint un soulèvement des ouvriers de la capitale belge".

UNE CHARGE DES ZOUAVES

Emouvant récit d'un blessé arrivé à Paris

Paris, 6.—D'après les détails complets que l'on vient de recevoir sur la bataille qui s'est livrée dans les environs de Verdun, il semble que ce soit un bataillon de zouaves qui récemment a repoussé l'attaque de la garde impériale allemande.

Un survivant de cette bataille qui est arrivé à Paris, a raconté ainsi ce combat:

"Le soleil se levait quand nos avant-postes rejcignirent nos forces principales et nous informèrent de l'approche de la garde impériale. Peu après, en effet, on voyait apparaître au loin, des casques pointus, brillants au soleil, qui approchaient avec rapidité.

"Trompés par notre silence, la garde impériale s'avança jusqu'aux fils de fer barbelés que nous avions tendus et se mit à les couper, devant nos clairons qui donnaient l'ordre de tirer un feu de peloton. La première ligne de l'ennemi sembla alors comme disparaître sous le feu de notre artillerie. La seconde ligne hésita pendant un instant, mais elle reprit bientôt sa marche en avant.

"Nous voyions nettement les officiers marchant en avant, brandissant leurs épées et encourageant leurs hommes. Un autre feu de peloton, et la seconde ligne s'amincit; mais il en vint une troisième, et leur masse traversa les réseaux de défense en fil de fer.

"Alors la charge sonne et nous nous précipitons à leur rencontre: à droite et à gauche les camarades commencèrent à tomber, mais notre impétuosité a quelque chose de trop pour la garde aristocratique, qui, taillée en pièces, ne tarde pas à se disperser.

"De tout un régiment il ne resta bientôt plus qu'une compagnie, commandée par un grand lieutenant à visage enfantin, monocle à l'oeil et revolver au poing. Cette compagnie tint bon jusqu'au dernier homme, et celui-là ce fut le lieutenant. Il refusa de se rendre et ne recula pas d'un pas jusqu'à ce que les baïonnettes des zouaves l'aient abattu."

UN DEMENTI

Les tours de la cathédrale de Reims n'ont jamais été utilisées comme postes d'observations

Washington, 1.—D'après une dépêche du général Joffre, l'ambassade de France dément avec énergie que la cathédrale de Reims ait été utilisée par les Français comme poste d'observation et que c'est pour cette raison que les Allemands l'ont bombardée.

Le communiqué officiel dit:

"Un télégramme du général Joffre au ministère de la guerre, annonce que la destruction de la cathédrale n'admet aucune excuse."

Le télégramme dit ce qui suit:

"Le 5e corps d'armée a occupé Reims jusqu'au 18 septembre et fut remplacé par le 9e. Ces deux corps d'armée déclarent qu'ils n'installèrent aucun poste d'observation sur la cathédrale; le bombardement a commencé le 19 à 3 heures."

VIOLATION DES LOIS DE LA GUERRE

(Le *Courrier de Bruxelles*)

Bruxelles, 17.—Le Comité d'enquête sur l'observation des lois de la guerre signale les faits suivants commis par les troupes allemandes opérant en Belgique:

1. Certains soldats allemands ont au cours de plusieurs engagements ou après ces engagements maltraité ou achevé des soldats belges blessés, désarmés et incapables de se défendre.

Les faits de ce genre sont nombreux et sont établis par les témoignages de témoins oculaires multiples.

2. Des soldats allemands ont pendu et éventré un soldat belge appartenant au bataillon des carabiniers cyclistes et ont fusillé un autre soldat belge qui soignait son camarade.

3. Des soldats allemands ont pendu et brûlé vif un vieillard de Neerhespen. D'autres ont violenté des jeunes filles et des enfants à Orsmeal. Divers habitants d'Orsmeal ont été odieusement mutilés.

4. Les troupes allemandes ont à Haeien ouvert le feu sur des ambulanciers relevant leurs blessés; elles ont tiré sur des voitures d'ambulances portant le signe de la Croix-Rouge."

Quand je vois des jeunes gens tels que ceux de nos jours, je dis que le ciel veut perdre le monde.

* * *

On a aujourd'hui non-seulement la cupidité, mais l'ambition du gain.



L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DES ALLIES

La résistance des Allemands fléchit dans l'Oise et en Argonne.— Quatre mille Allemands sont prisonniers dans des carrières

Paris, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Il n'y a rien de particulièrement important à signaler, si ce n'est dans la région de Roye, où un violent combat a tourné à notre avantage, et dans l'Argonne, où nous avons fait des progrès sur plusieurs points.

"La situation générale reste satisfaisante."

Paris, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"Il n'y a pas eu de modifications dans la situation générale. Néanmoins, à notre aile gauche nous avons fait des progrès, au nord de la Somme, ainsi qu'à notre aile droite, dans la région sud de la Woevre."

Les Allemands continuent à se livrer à de furieuses attaques dans l'angle formé par l'Oise et l'Aisne, dans la direction de Tracy-le-Mont, au nord-est de la forêt de l'Aigle. Les Français, qui ont déjà remporté un succès sur ce point, continuent à opposer à l'ennemi une résistance inébranlable. Toutes les tentatives faites pour percer leurs lignes ont été vaines.

Le combat a été tout particulièrement acharné, mais les alliés, par des contre-attaques pleines d'audace, ont tenu en échec toutes les hardies tentatives de leurs adversaires.

Les dernières nouvelles de la guerre, quoique insuffisantes pour satisfaire la soif des Parisiens, ont néanmoins produit une impression favorable et l'on continue à attendre, sans trop d'impatience, l'annonce du résultat décisif de la bataille.

* * *

Londres, 3.—Une dépêche reçue par le "Daily Telegraph" dit qu'aux environs de Lassigny environ 4,000 Allemands sont entourés par les Francais dans une énorme carrière, sans qu'il leur reste aucun espoir de regagner le gros de l'armée. Cette carrière, qui appartient à une société allemande, a de nombreuses galeries éclairées à l'électricité, dont tous les coins et recoins sont parfaitement connus des Allemands.

Quand ceux-ci virent que leur retraite était coupée, ils entraînèrent avec eux, à l'intérieur des carrières, un grand nombre d'habitants du voisinage, comptant s'en servir comme de boucliers. Mais, comme d'une part la position est complètement entourée par les Français et que, d'autre part l'artillerie française bombarde les batteries et les tranchées allemandes, à moins d'un miracle tous les soldats du kaiser enfermés dans la carrière devront, en fin de compte, se rendre à emrci.

LES OPERATIONS RUSSES

Des fortifications de la Prusse orientale et occidentale

Les Russes, en marche vers l'Occident rencontreront-ils un sérieux obstacle dans les fortifications de la Prusse orientale et de la Prusse occidentale? Telle est la question que l'opinion publique se pose le plus fréquemment.

Pour répondre à cette question, il convient tout d'abord de se représenter la configuration géographique de la Prusse, qui se prolonge au nord de la Pologne russe sur une distance de 330 kilomètres environ. Cette sorte de vaste presqu'île, qui s'avance dans le territoire russe, a trois places fortes principales: Koenigsberg est la plus orientale. Elle est située au fond d'un anse profonde de la mer Baltique.

Il semble que dès maintenant son rôle soit terminé. En effet l'armée russe, qui est entrée par la frontière à Eydtkuhnen, qui a battu l'armée allemande à Gumbinnen et qui s'est emparée d'Intersburg, a dû suffire à la masquer complètement. Dans tous les cas, les armes russes qui ont pénétré par le sud ne paraissent pas s'en préoccuper, et leur objectif se trouve à Thorn et à Posen, qui sont situés l'une à 10 kilomètres, l'autre à 65 kilomètres de la frontière occidentale de la Pologne russe.

En réalité, si nous en croyons les renseignements que donne M. Saint-Brice dans le "Journal", c'est avec la ligne de la Vistule que les armées russes rencontreront le premier obstacle sérieux.

"Le principal élément de défense est, dit-il, constitué en Prusse par le triangle Dantzig-Thorn-Posen. La première de ces places est la plus forte. La seconde est la plus avancée, formant tête de pont sur la Vistule. En plus de son enceinte, elle possède huit forts détachés (cinq sur la rive droite et trois sur la rive gauche); mais ces ouvrages sont trop rapprochés pour couvrir sérieusement la ville. On peut en dire autant de ceux de Posen. Le projet militaire de 1913 prévoyait de grands travaux de renforcement. Dans quelle mesure ont-ils été réalisés?

"Quoi qu'il en soit, le triangle Dantzig-Thorn-Posen, dont les trois sommets sont séparés de plus de cent kilomètres, supposerait pour son utilisation efficace des effectifs très considérables. Il est sans doute renforcé de deux têtes de pont secondaires, Marienbourg et Graudenz. Le projet de 1913 prévoyait la création d'une troisième, à Kulm. Ces places sont sans grande importance."

Sur l'Oder, qui se trouve à Francfort, à 80 kilomètres seulement de Berlin, la ligne de défense est plus fortement constituée:

"La ligne de l'Oder, dit M. Saint-Brice, est constituée actuellement par deux grosses places d'arrêt, Küstrin et Glogau, avec, dans le sud de la Silésie, la petite forteresse de Neisse. Küstrin, au confluent de l'Oder et de la Warthe, occupe une position stratégique de premier ordre en travers de la route directe de Posen à Berlin. La ville est difficile à investir en raison de la nature des cours d'eau qui la couvrent. Les fortifications comprennent une enceinte et six forts détachés sur les deux rives de la Warthe, toujours peu éloignés du corps de place. La même réflexion s'impose pour les défenses de Glogau, qui couvrent un noeud stratégique important sur la rive gauche de l'Oder. Les fortifications, plusieurs fois remaniées depuis 1881, sont très loin d'être modernes."

Quant à la capitale allemande, on sait qu'elle n'est pas fortifiée. Elle est cependant couverte par deux forteresse, Spandau et Magdebourg, Spandau à quelques kilomètres dans l'ouest de Berlin, est défendue par quatre forts détachés. Magdebourg, par contre, est une place de premier ordre, couvrant le passage de l'Elbe. Treize forts la défendent.

LES MARINES ENNEMIES

Comparaison de leurs gains et de leurs pertes

Londres, 30.—L'amirauté annonce que douze navires anglais, d'un tonnage total de 59,331 tonnes, ont été coulés en mer par les croiseurs allemands entre le début de la guerre et le 23 septembre; que huit autres bateaux anglais, d'un tonnage total de 2,970 tonnes ont été coulés par des torpilles flottantes dans la mer du Nord; que 24 bateaux de pêche, d'un tonnage total de 4,334 tonnes ont été capturés ou coulés par les Allemands dans la mer du Nord; qu'enfin 74 bateaux anglais, d'un tonnage total de 170,000 tonnes sont retenus dans les ports allemands.

Ceci est le compte débiteur. Au crédit l'amirauté porte: 102 navires allemands, d'un tonnage total de 200,000 tonnes, retenus dans des ports anglais, et 88 navires allemands, d'un tonnage total de 338,000 tonnes capturés depuis le début des hostilités.

Le rapport dit aussi que 168 navires allemands, d'un tonnage total de 283,000 tonnes sont retenus dans les ports des alliés où ont été capturés par eux; que 15 navires allemands, d'un tonnage tòtal de 247,000 tonnes sont retenus dans les ports américains, tandis que 14 autres, d'un tonnage total de 72,000 tonnes restent dans le canal de Suez.

Les torpilles flottantes de la mer du Nord ont aussi à leur crédit 7 navires scandinaves d'un tonnage total de 11,098 tonnes.

Les abus inévitables sont des lois de la Nature.

* * *

On ne peut être juste si on n'est pas humain.

APPEL AUX ARMES DES CANADIENS FRANCAIS

"Il est éminemment impossible de continuer à exaspérer cet élément au moment où l'on veut l'enrôler"

On lira sans doute avec intérêt ces quelques extraits de la lettre du correspondant du "Boston Transcript" d'Ottawa à son journal, en date du 21 septembre.

La semaine dernière l'auteur de ces lignes a été impressionné, à Montréal, par trois choses: L'inquiétude dans les cercles financiers et commerciaux; le ressentiment des Canadiens français devant les criailleries des Anglo-Canadiens et des Anglais importés, alléguant que le groupe canadien-français n'avait pas fourni une proportion normale au contingent de soldats impériaux campés à Val-Cartier. La suffisance et l'esprit de domination du colonel Sam Hughes, organisateur en chef de l'effectif, soulèvent l'indignation.

On n'hésite pas à donner au brave colonel ce qui lui revient, à reconnaître, par exemple, son excellent travail d'organisation. Il a réussi à faire un succès du recrutement et à faire aller rondement les choses. Et on comprend que cela était difficile dans un pays où toute organisation militaire réelle fait tant défaut. C'est pourquoi tout le monde semble s'accorder à dire qu'il est "the right man in the right place". Mais ses manières! Son intervention auprès des officiers qui commandent! Son insultant esprit de domination à Val-Cartier! Il paraît qu'il se croit le commandant en chef, au lieu d'être, tout incivil qu'il est, le chef civil du ministère de la milice...

La conduite du colonel Sam provoque un tel dégoût parmi les officiers volontaires, tant tories que libéraux, que le ministère Borden semble avoir été sérieusement embarrassé par la présomption qu'il avait de passer par dessus la tête de ses collègues, ainsi que de passer outre la loi civile.. On dit même que le conseil des ministres aurait discuté l'à-propos de lui demander sa démission. Quoi de plus vraisemblable? Il a certainement aigri le ministre de la Justice en ordonnant aux sentinelles de "tuer raide" tous ceux qui, au milieu d'une population de concitoyens, n'obéiraient pas a leurs ordres.

PROPOS ANTI-FRANCAIS

Il y a, à Val-Cartier, environ 30,000 volontaires destinés à la guerre européenne. De ce nombre, 72 pour cent sont nés en Grande-Bretagne ou en d'autres pays anglais, cela veut dire que 28 pour cent des Canadiens d'origine sont des Canadiens français. Ceux-ci sont au nombre de 1,400. La population totale du Canada, au mois de juin 1911, époque du dernier recensement, était de 7,206,643. Elle est probablement moindre aujourd'hui, à cause de l'émigration provoquée par la dureté des temps en ces deux dernières années. Mais prenons ce nombre. La population native, de toutes origines, se chiffrait alors à 5,619,682. Il y avait 2,054,890 sujets d'origine française, presque tous nés au pays. Si nous appliquons ces chiffres officiels aux 30,000 volontaires de Val-Cartier, dont 28 pour cent sont natifs du Canada, soit 8,400, on trouve que si les Canadiens s'enrôlaient proportionnellement en aussi grand nombre que ceux d'autre origine réunis, ils seraient environ 3,000, alors que les Canadiens d'autre ascendance que française sont au nombre de 5,400. Ces derniers semblent être 7,000 et les Canadiens français 1,400. Cette disproportion est moins grande qu'on aurait pu s'attendre qu'elle soit en tenant compte de divers faits.

La milice volontaire quelque peu entraînée, a été recrutée surtout dans les villes, petites et grandes, et dans les comtés où il n'y a pas de Canadiens français. Par conséquent, les Franco-Canadiens n'ont que très peu appris le maniement des armes et l'exercice militaire. La proportion des cultivateurs et des ruraux est beaucoup plus grande parmi eux qu'elle ne l'est parmi les groupes d'origine anglaise ou européenne. Les quotidiens d'Ontario ont noté que les villes de la plus britannique des provinces ont fourni beaucoup plus d'hommes au camp de Val-Cartier que les centres ruraux, d'où les hommes ne se sont pas rendus en plus grand nombre que les Canadiens français. Pourquoi donc blâmer les Français quand ils agissent précisément comme la population rurale d'autre origine?

Les Canadiens français sont depuis longtemps patriotes, ils ne sont pas impérialistes. Ils tiennent le Canada pour leur seul pays.

* * *

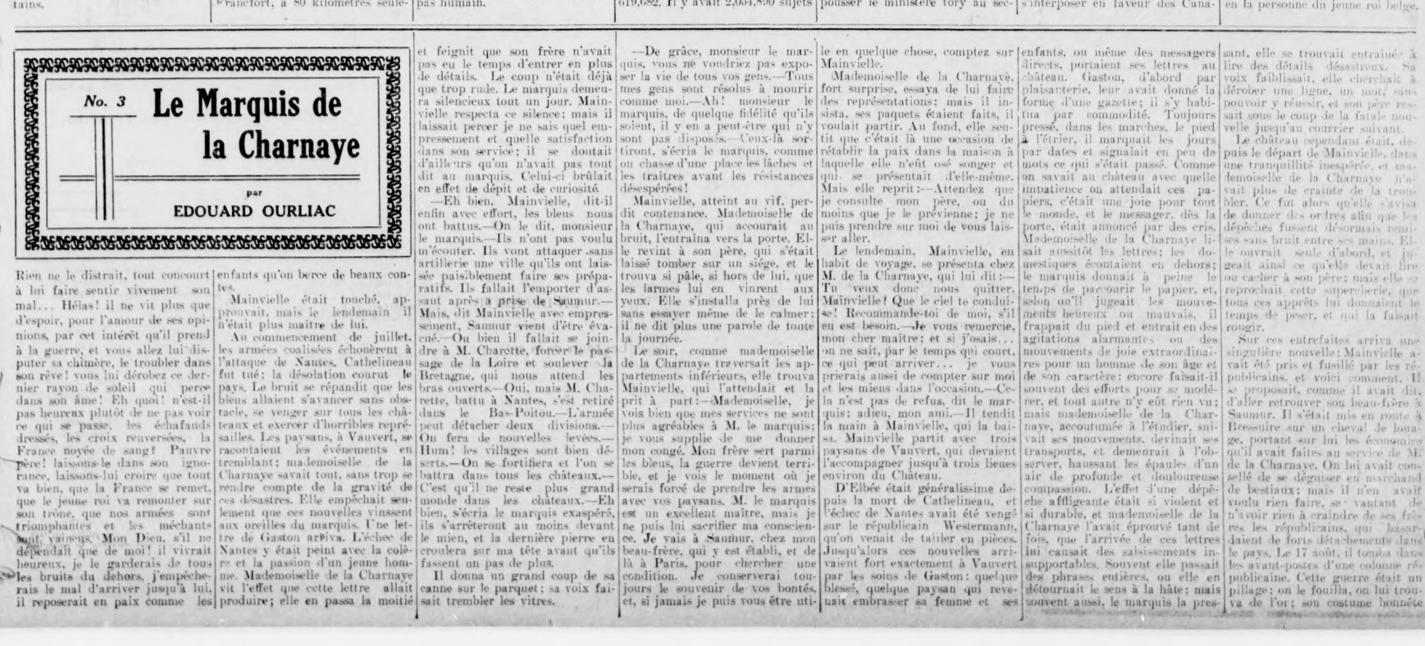
Les Canadiens français ne sont pas seulement abominablement accusés par des jingos qui occupent une position sûre "sous le lit", d'où ils les encouragent, les adjurent ou les réprimandent, mais ils doivent souffrir, en Ontario et au Manitoba, des attaques contre leur langue française et leurs croyances qui leur sont chères, pour la conservation desquelles ils ont lutté longtemps. Les soi-disant libéraux du Manitoba ont longtemps mené l'attaque contre les écoles catholiques séparées, ayant le droit d'exister et de prospérer constitutionnellement dans cette province et aussi contre l'enseignement de matière aux élèves français dans leur propre langue, ce qui est le droit naturel de ceux-ci de même que, conséquemment, leur droit constitutionnel. Le gouvernement tory, affaibli, a essayé, avec le sens du véritable libéralisme, de restituer une partie de leurs droits constitutionnels aux catholiques et aux Français du Manitoba. Dans cet effort digne et vraiment patriote des tories ont été maltraités par un électorat protestant, fanatique, aux élections générales d'il y a quelques mois. Ce résultat peut pousser le ministère tory au sectarisme, dans le but de concilier l'électoral libéral qui se récrie. Pour ce qui est de l'Ontario, si le gouvernement tory n'a pas attaqué directement le droit constitutionnel des catholiques, leur concédant des écoles séparées, il a très injustement ordonné que les écoles bilingues—dans lesquelles les enfants français jouissaient depuis longtemps du bienfaisant droit naturel d'être enseignés en mathématiques, géographie et autres matières dans leur langue,—devinssent unilingues, c'est-à-dire complètement anglifiées. La semaine dernière, dans la seule ville d'Ottawa, il se trouvait 8,000 enfants sans école et sans maîtres, à cause du refus très motivé des Canadiens français catholiques de céder au sectarisme tyrannique de Toronto, que M. Henri Bourassa, toujours logique, courageux et la plupart du temps très juste, compare avec raison à la politique outrageante de Berlin en Alsace-Lorraine. Est-il raisonnable, en pareille circonstance, de s'attendre à un enrôlement enthousiaste des Canadiens français en faveur de la Grande-Bretagne? Le vice-roi d'Angleterre aurait raison de s'interposer en faveur des Canadiens français à cause de la violation des droits des Canadiens français. Londres néglige tristement ces droits-là,—Londres, dont le gouvernement impérial a le pouvoir, le droit aussi bien que l'obligation constitutionnelle d'intervenir pour la défense des Canadiens français molestés. De toute façon, il est éminemment impolitique, de continuer à exaspérer cet élément, le plus aimable que nous ayons, au moment où l'on demande l'enrôlement de cette excellente matière humaine, dont les Alliés ont grand besoin.

E. W. Thomson.

—Le Kaiser a, dit-on, écrit au roi Albert que "si les belges faisaient tomber un seul cheveu du duc de Macklenbourg", son parent, il ferait détruire Bruxelles, capitale de la Belgique.

Le roi Albert a brièvement répondu: "Dès que vos soldats commenceront leur oeuvre de destruction, je tuerai le duc de ma main."

Le Kaiser n'a pas encore donné l'ordre de brûler Bruxelles. Evidemment il a trouvé à qui parler en la personne du jeune roi belge.



No. 3 Le Marquis de la Charnaye

par

EDOUARD OURLIAC

Rien ne le distrait, tout concourt à lui faire sentir vivement son mal... Hélas! il ne vit plus que d'espoir, pour l'amour de ses opinions, par cet intérêt qu'il prend à la guerre, et vous allez lui disputer sa chimère, le troubler dans son rêve! vous lui dérobez ce dernier rayon de soleil qui perce dans son âme! Eh quoi! n'est-il pas heureux plutôt de ne pas voir ce qui se passe, les échafauds dressés, les croix renversées, la France noyée de sang? Pauvre père! laissons-le dans son ignorance, laissons-lui croire que tout va bien, que la France se remet, que le jeune roi va remonter sur son trône, que nos armées sont triomphantes et les méchants sont vaincus. Mon Dieu, s'il ne dépendait que de moi! il vivrait heureux, je le garderais de tous les bruits du dehors, j'empêcherais le mal d'arriver jusqu'à lui, il reposerait en paix comme les enfants qu'on berce de beaux contes.

Mainvielle était touché, approuvait, mais le lendemain il n'était plus maître de lui.

Au commencement de juillet, les armées coalisées échouèrent à l'attaque de Nantes. Cathelineau fut tué; la désolation courut le pays. Le bruit se répandit que les bleus allaient s'avancer sans obstacle, se venger sur tous les châteaux et exercer d'horribles représailles. Les paysans, à Vauvert, se racontaient les événements en tremblant; mademoiselle de la Charnaye savait tout, sans trop se rendre compte de la gravité de ces désastres. Elle empêchait seulement que ces nouvelles vinssent aux oreilles du marquis. Une lettre de Gaston arriva. L'échec de Nantes y était peint avec la colère et la passion d'un jeune homme. Mademoiselle de la Charnaye vit l'effet que cette lettre allait produire; elle en passa la moitié et feignit que son frère n'avait pas eu le temps d'entrer en plus de détails. Le coup n'était déjà que trop rude. Le marquis demeura silencieux tout un jour. Mainvielle respecta ce silence; mais il laissait percer je ne sais quel empressement et quelle satisfaction dans son service; il se doutait d'ailleurs qu'on n'avait pas tout dit au marquis. Celui-ci brûlait en effet de dépit et de curiosité.

—Eh bien, Mainvielle, dit-il enfin avec effort, les bleus nous ont battus.—On le dit, monsieur le marquis.—Ils n'ont pas voulu m'écouter. Ils vont attaquer sans artillerie une ville qu'ils ont laissée paisiblement faire ses préparatifs. Ils fallait l'emporter d'assaut après a prise de Saumur.—Mais, dit Mainvielle avec empressement, Saumur vient d'être évacué.—Ou bien il fallait se joindre à M. Charette, forcer le passage de la Loire et soulever la Bretagne, qui nous attend les bras ouverts.—Oui, mais M. Charette, battu à Nantes, s'est retiré dans le Bas-Poitou.—L'armée peut détacher deux divisions.—On fera de nouvelles levées.—Hum! les villages sont bien déserts.—On se fortifiera et l'on se battra dans tous les châteaux.—C'est qu'il ne reste plus grand monde dans les châteaux.—Eh bien, s'écria le marquis exaspéré, ils s'arrêteront au moins devant le mien, et la dernière pierre en croulera sur ma tête avant qu'ils fassent un pas de plus.

Il donna un grand coup de sa canne sur le parquet; sa voix faisait trembler les vitres.

—De grâce, monsieur le marquis, vous ne voudriez pas exposer la vie de tous vos gens.—Tous mes gens sont résolus à mourir comme moi.—Ah! monsieur le marquis, de quelque fidélité qu'ils soient, il y en a peut-être qui n'y sont pas disposés.—Ceux-là sortiront, s'écria le marquis, comme on chasse d'une place les lâches et les traitres avant les résistances désespérées!

Mainvielle, atteint au vif, perdit contenance. Mademoiselle de la Charnaye, qui accourait au bruit, l'entraina vers la porte. Elle revint à son père, qui s'était laissé tomber sur un siége, et le trouva si pâle, si hors de lui, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Elle s'installa près de lui sans essayer même de le calmer; il ne dit plus une parole de toute la journée.

Le soir, comme mademoiselle de la Charnaye traversait les appartements inférieurs, elle trouva Mainvielle, qui l'attendait et la prit à part:—Mademoiselle, je vois bien que mes services ne sont plus agréables à M. le marquis; je vous supplie de me donner mon congé. Mon frère sert parmi les bleus, la guerre devient terrible, et je vois le moment où je serais forcé de prendre les armes avec vos paysans. M. le marquis est un excellent maître, mais je ne puis lui sacrifier ma conscience. Je vais à Saumur, chez mon beau-frère, qui y est établi, et de là à Paris, pour chercher une condition. Je conserverai toujours le souvenir de vos bontés, et, si jamais je puis vous être utile en quelque chose, comptez sur Mainvielle.

Mademoiselle de la Charnayé, fort surprise, essaya de lui faire des représentations; mais il insista, ses paquets étaient faits, il voulait partir. Au fond, elle sentit que c'était là une occasion de rétablir la paix dans la maison à laquelle elle n'eût osé songer et qui se présentait d'elle-même. Mais elle reprit:—Attendez que je consulte mon père, ou du moins que je le prévienne; je ne puis prendre sur moi de vous laisser aller.

Le lendemain, Mainvielle, en habit de voyage, se présenta chez M. de la Charnaye, qui lui dit:—Tu veux donc nous quitter, Mainvielle? Que le ciel te conduise! Recommande-toi de moi, s'il en est besoin.—Je vous remercie, mon cher maître; et si j'osais... on ne sait, par le temps qui court, ce qui peut arriver... je vous prierais aussi de compter sur moi et les miens dans l'occasion.—Cela n'est pas de refus, dit le marquis; adieu, mon ami.—Il tendit la main à Mainvielle, qui la baisa. Mainvielle partit avec trois paysans de Vauvert, qui devaient l'accompagner jusqu'à trois lieues environ du Château.

D'Elbée était généralissime depuis la mort de Cathelineau, et l'échec de Nantes avait été vengé sur le républicain Westermann, qu'on venait de tailler en pièces. Jusqu'alors ces nouvelles arrivaient fort exactement à Vauvert par les soins de Gaston: quelque blessé, quelque paysan qui revenait embrasser sa femme et ses enfants, ou même des messagers directs, portaient ses lettres au château. Gaston, d'abord par plaisanterie, leur avait donné la forme d'une gazette; il s'y habitua par commodité. Toujours pressé, dans les marches, le pied à l'étrier, il marquait les jours par dates et signalait en peu de mots ce qui s'était passé. Comme on savait au château avec quelle impatience on attendait ces papiers, c'était une joie pour tout le monde, et le messager, dès la porte, était annoncé par des cris. Mademoiselle de la Charnaye lisait aussitôt les lettres; les domestiques écoutaient en dehors; le marquis donnait à peine le temps de parcourir le papier, et, selon qu'il jugeait les mouvements heureux ou mauvais, il frappait du pied et entrait en des agitations alarmantes ou des mouvements de joie extraordinaires pour un homme de son âge et de son caractère: encore faisait-il souvent des efforts pour se modérer, et tout autre n'y eût rien vu; mais mademoiselle de la Charnaye, accoutumée à l'étudier, suivait ses mouvements, devinait ses transports, et demeurait à l'observer, haussant les épaules d'un air de profonde et douloureuse compassion. L'effet d'une dépêche affligeante était si violent et si durable, et mademoiselle de la Charnaye l'avait éprouvé tant de fois, que l'arrivée de ces lettres lui causait des saisissements insupportables. Souvent elle passait des phrases entières, ou elle en détournait le sens à la hâte; mais souvent aussi, le marquis la pressant, elle se trouvait entraînée à lire des détails désastreux. Sa voix faiblissait, elle cherchait à dérober une ligne, un mot, sans pouvoir y réussir, et son père ressait sous le coup de la fatale nouvelle jusqu'au courrier suivant.

Le château cependant était, depuis le départ de Mainvielle, dans une tranquillité inespérée, et mademoiselle de la Charnaye n'avait plus de crainte de la troubler. Ce fut alors qu'elle s'avisa de donner des ordres afin que les dépêches fussent désormais remises sans bruit entre ses mains. Elle ouvrait seule d'abord, et jugeait ainsi ce qu'elle devait lire ou cacher à son père; mais elle se reprochait cette supercherie, que tous ces apprêts lui donnaient le temps de peser, et qui la faisait rougir.

Sur ces entrefaites arriva une singulière nouvelle: Mainvielle avait été pris et fusillé par les républicains, et voici comment. Il se proposait, comme il avait dit, d'aller retrouver son beau-frère à Saumur. Il s'était mis en route à Bressuire sur un cheval de louage, portant sur lui les économies qu'il avait faites au service de M. de la Charnaye. On lui avait conseillé de se déguiser en marchand de bestiaux; mais il n'en avait voulu rien faire, se vantant de n'avoir rien à craindre de ses frères les républicains, qui hasardaient de forts détachements dans le pays. Le 17 août, il tomba dans les avant-postes d'une colonne républicaine. Cette guerre était un pillage; on le fouilla, on lui trouva de l'or; son costume honnête

EN PROVINCE

INWOOD

La semaine dernière le feu se déclara chez M. E. Rondeau de Saint-Adélard, et détruisit son écurie, toute sa récolte qui était en meule, ainsi que tout son foin et ses machines agricoles. On ignore comment le feu a pris.

* * *

Un déraillement s'est produit jeudi à deux milles d'Inwood sur le train mixte revenant de Fisher Branch. Le train allait à petite allure. Soudain un wagon qui se trouvait vers le milieu du convoi sauta hors des rails et roula dans le fossé. Heureusement les voyageurs furent quitte avec quelques brusques secousses.

* * *

Les battages sont en grande partie terminés. Le rendement de la récolte aurait pu être mieux, mais le prix du grain étant plus haut que par les années passées, chacun sera satisfait.

* * *

Profitant de la saison de chasse, M. et Mme Z. Laporte, accompagnés de M. S. Laporte, tous de Saint-Norbert, et de M. F. Gratton, de Sainte-Agathe, étaient en visite en auto chez M. T. Laporte.

* * *

Encore deux de nos amis, MM. Amiard et E. Fayolle sont partis pour aller servir leur patrie, la France. Nous leur souhaitons un succès complet et espérons les revoir revenir bientôt parmi nous, sains et saufs.

* * *

C'est avec satisfaction que nous voyons se terminer le posage du téléphone qui nous permettra de pouvoir communiquer avec Winnipeg en tout temps.

* * *

Nous avons eu dimanche dernier la deuxième vente de bancs de notre église. Ils se sont tous bien vendus; ce qui montre la bonne volonté de nos paroissiens qui désirent un prêtre résident.

Tonon.

FANNYSTELLE

Une épidémie de dyphtérie sévit maintenant dans nos parages: deux familles sont en quarantaine et l'école du village aussi, pour la période de dix jours, si d'autres cas ne se produisent pas.

Heureusement que la maladie n'est pas d'une condition sérieuse. Les malades sont sous les soins des Drs Bouthillier, de Starbuck, et McIntyre, d'Elm Creek.

* * *

M. B. Lavallée, de Broadvalley, Man., est en promenade ici pour quelques jours.

* * *

Mlle E. Schwartz est retournée à Winnipeg, après avoir passé quelques semaines en promenade ici.

* * *

Mlle Torrie, en visite chez sa soeur Mme Kissack, est retournée à Winnipeg cette semaine.

* * *

M. Pierre Beaupré doit nous quitter lundi prochain pour les "homesteads" où il passera l'hiver. Nous lui souhaitons bonne chance.

* * *

Lundi le 28 septembre, la mort est venue ravir à l'affection des siens, J.-Marius Arnal, fils de M. et Mme Marcel Arnal, âgé de trois ans et quatre mois. Le défunt a succombé à la terrible méningite. Les funérailles ont eu lieu mardi à 4 heures; l'assistance était nombreuse aux obsèques.

Ne pleurez pas, parents éprouvés; il a préféré la tristesse de la terre aux délices du ciel, et aujourd'hui sa blanche âme chante l'Hosanna éternel avec la multitude d'anges, près du Trône de l'Eternel.

Qu'il doit être doux de mourir quand le sort de sa fin dernière est assuré; c'est là la transubstantiation des chagrins terrestres, au céleste bonheur.

* * *

M. et Mme Beaupré, de Mégantic, P. Q., sont en promenade chez M. et Mme Edmond Poirier. Ils doivent retourner à Mégantic cette semaine. Nous leur souhaitons un excellent voyage.

* * *

M. le Dr Christie et sa dame, de Winnipeg, étaient les hôtes de M. et Mme H. F. Higley, cette semaine.

Yvonnic.

LE PAS

Les chantres de l'église catholique s'assemblaient dimanche dernier, après la messe, pour former une chorale. M. Jos. Laplante fut nommé maître-chantre, M. Gédéon Joyal second chantre, D. F. de Trémaudan, secrétaire. Il fut décidé que les chantres se réuniraient tous les mercredis soir pour pratiquer. Le choeur se compose de 21 voix, dont 6 dames et 15 hommes.

* * *

Lors de sa visite paroissiale, le R. P. F.-X. Fafard, curé de la paroisse, a visité, la semaine dernière, 91 familles catholiques, sans compter les familles galiciennes et russes; la visite de ces familles se fera plus tard. Ceci nous donne une population catholique d'environ 500 personnes, à laquelle nous devrons ajouter la population galicienne et russe qui est assez nombreuse.

* * *

Les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste se réunissaient dimanche soir après le salut du Saint-Sacrement, pour nommer un secrétaire et un trésorier, en place de M. Ouimette, secrétaire, qui nous quittait la semaine dernière et M. l'abbé Perrin, trésorier, dont nous annoncions le départ il y a quelque temps.

M. D.-F. de Trémaudan fut nommé secrétaire-trésorier. Plusieurs questions de très grande importance furent ensuite discutées. La Société se compose de cinquante membres.

* * *

Plusieurs de nos Canadiens commencent à partir pour aller faire la pêche sur les lacs cet hiver, où ils comptent faire de bonnes affaires. Presque tous les pêcheurs ont déjà signé leurs contrats pour la vente du produit de leur pêche et le prix obtenu est des plus satisfaisant. Cinq groupes de pêcheurs, composés de cinq ou six familles chacun, sont partis cette semaine. La pêche est toujours assez payante les années ordinaires, mais cette année, en considération du prix obtenu les apparences sont encore meilleures. Le Pas, malgré la rareté de l'argent ne souffrira pas encore trop cet hiver.

* * *

La température continue d'être admirable; on est porté à se croire au printemps, à voir l'herbe verte, les dents-de-lions et d'autres plantes, encore en fleurs. Il semble que c'est l'été. Toutefois, en levant les yeux, les feuilles jaunes des arbres prouvent, malgré tout, que c'est l'automne et que l'hiver approche. Aujourd'hui 2 octobre, tous n'avons pas encore eu de neige ni de gelée à glace.

* * *

Des nouvelles nous parviennent qu'un feu de forêt fait rage du côté d'Hudson Bay Junction. Vingt-cinq hommes étaient engagés ici hier pour aller combattre le feu.

* * *

Le second contingent de bûcherons pour les chantiers d'hiver de la Finger Lumber Co. partait du Pas la semaine dernière.

SAINT-LEON

La mort vient de visiter notre paroisse dans l'un de ses membres les plus estimés.

Dieu a appelé M. Edmond Lamoureux, à l'âge de 73 ans, après de longues années d'épreuve et de souffrances. M. Lamoureux était originaire de Saint-Ours, Qué. Il était venu à Saint-Léon au mois d'avril 1884 à l'âge de 43 ans. C'est cette même année que sa vie commença à subir de sérieuses atteintes. Au bout d'une dizaine d'années il était devenu à peu près complètement aveugle. Il accepta cette épreuve en véritable chrétien, en toute soumission et abandon à la sainte volonté de Dieu, et elle ne contribua pas peu à le sanctifier.

La dernière maladie dont il a souffert pendant six ans, fut extrêmement cruelle; et c'est lorsque son âme fut purifiée et sanctifiée per ces longues souffrances, toujours endurées avec la plus édifiante résignation que Dieu l'appela à la récompense. M. Lamoureux fut un homme rempli de l'esprit de foi et dont la plus grande consolation était de pouvoir entendre la sainte messe et assister aux offices de l'église; aussi durant les dernières années de sa maladie il souffrait beaucoup de ne pouvoir plus venir à l'église et de ne pouvoir plus assister au saint sacrifice. Chaque jour il s'unissait d'intention aux prières et à l'offrande du prêtre, et sa joie était grande quand du moins on lui apportait la sainte communion. Il eut le bonheur de communier encore la veille de sa mort, et c'est muni des sacrements de l'Eglise que son âme alla paraître devant Dieu. Nous ne doutons pas que sa récompense ne soit grande dans le ciel.

La sépulture a eu lieu le mercredi 23 septembre. Le R. P. Cuté chanta le service. Le corps fut conduit par M. Pierre Labossière. Les porteurs furent MM. Joseph Labossière, Louis Moreau, Adolphe Labossière, Alfred Labossière, Napoléon Moreau. Le deuil était conduit par M. Aimé Fortier, gendre du défunt, qui de tout temps avait rempli vis-à-vis de son beau-père les devoirs les plus empressés et les plus dévoués. Que Dieu récompense les vertus et les souffrances de ce vénérable vaillant et exauce les prières qui lui sont offertes pour le repos de son âme. R. I. P.

* * *

Au cours de la semaine dernière nos RR. PP. eurent la visite de Mgr Breynat, o.m.i., Vicaire Apostolique du Mackenzie. Sa Grandeur était accompagnée du R. P. Lefèvre, o.m.i., et du Rév. N. Lamy, directeur des *Cloches de Saint-Boniface*. Les pensionnaires des Chanoinesses des Cinq-Plaies ont donné une jolie petite séance improvisée en l'honneur du distingué prélat, qui voulut bien les intéresser par un long entretien sur ses belles mais pénibles missions. Le lendemain matin Mgr Breynat dit la messe de communauté au couvent, et présida le salut solennel qui eut lieu après la messe paroissiale.

* * *

Dimanche, nos petits enfants célébraient leur fête de la Sainte-Enfance. Plus de 50 petits membres de la Sainte-Enfance se trouvaient réunis dans l'après-midi pour fêter l'Enfant Jésus, se consacrer à Lui, verser leur petite cotisation et recevoir la bénédiction solennelle. Une petite procession avait été organisée dans laquelle la statue de l'Enfant Jésus fut portée en triomphe. Le R. P. Morice, o.m.i., qui était présent pour la circonstance parla aux enfants avec beaucoup d'éloquence et d'à-propos, et prononça sur tous les petits enfants, dont plusieurs avaient été apportés dans les bras de leurs mamans, les prières de la bénédiction. Après les cérémonies faites à l'église, le groupe des enfants retourna en procession au couvent où, après un intéressant dialogue sur la Sainte-Enfance, des récompenses furent distribuées. Le R. P. Morice ajouta aux charmes de cette petite réunion par le récit de nombreuses histoires sur ses longues années de missionnaire.

* * *

Nos Français partis pour la guerre ont donné de leurs nouvelles. Les frères Kern, qui ont laissé ici leur mère veuve, pour répondre à l'appel de la France, sont arrivés à l'armée. M. Eugène Kern a été à Rouen et de là à Paris; ses deux frères ont été dirigés sur la Lorraine, leur pays d'origine, où ils seront compagnons d'armes. M. Eugène Bouderlique est également arrivé en France. Que Dieu récompense la générosité avec laquelle ils se sont portés au secours de la patrie et les ramène sains et saufs parmi nous après la victoire de l'armée française.

ST-CHARLES

La paroisse de Saint-Charles vient d'avoir une des plus belles retraites qu'elle n'a jamais eues. Commencée le 27 septembre, elle s'est terminée dimanche le 4 octobre.

Ca été un véritable succès sous tous les rapports. Une température idéale n'a cessé de nous favoriser.

Le R. P. E. Croisier, o.m.i., prédicateur de la retraite n'a rien ménagé pour faire participer à nos âmes des fruits si précieux d'une mission.

Tous les matins et tous les soirs, nous avons eu le bonheur d'entendre sa parole chaude, entraînante, apostolique. Qui aurait pu résister à ces flots d'éloquence religieuse? Aussi la paroisse toute entière n'a cessé de combler l'église, d'entourer les confessionaux et la Sainte Table.

Il fallait voir ce magnifique spectacle de toute une paroisse en prière, surtout aux jours du premier vendredi du mois et de la clôture de la retraite.

Vendredi, ce fut la journée du Sacré-Coeur, jour de consécration et de réparation. Le matin, communion générale. Le soir, prières et cérémonies spéciales aux pieds du Très Saint Sacrement qui dominait du haut du maître autel, orné de fleurs et de lumières de toutes sortes. Les enfants du couvent au nombre de soixante-et-douze vinrent en procession se ranger toutes autour de l'autel pour présenter au Coeur de Jésus nos prières d'adoration, de réparation et de demandes. Que c'était touchant de voir ces chers enfants drapées dans leur voile blanc, élever leurs mains suppliantes vers Jésus Eucharistique pour plaider notre cause à tous. Non, nous n'oublierons jamais pareil spectacle!

La clôture de la retraite pour être peut-être moins touchante, n'en n'a pas été moins belle et moins impressionnante. Elle a eu lieu dans l'après-midi, après la magnifique bénédiction des petits enfants.

Mgr l'Archevêque a bien voulu venir rehausser par sa présence l'éclat de cette fin de mission.

Après une courte mais vibrante allocution dans laquelle le R. P. Prédicateur proclama le respect et l'obéissance dus aux pasteurs légitimes de l'Eglise catholique, on procéda solennellement au renouvellement des voeux du baptême et à la cérémonie de la Propagtion de la Foi.

Le R. P. Curé, R. P. Jos Therrien, o.m.i., assisté de M. l'abbé Leroux comme diacre, et du R. P. Joseph Magnan, o.m.i., comme sous-diacre, lit à haute voix chacun des commandements que les membres de la paroisse, tenant un cierge allumé dans leur main, répétèrent en choeur.

Et le prédicateur d'expliquer avec ardeur chacun de ses commandements.

Puis Mgr l'Archevêque, accompagné du R. P. Camper, o.m.i., et de M. l'abbé Joseph Prud'homme, donna à tous la Bénédiction Papale. Le R. P. Curé remercia ensuite le Prédicateur du bien inestimable qu'il avait fait à ses paroissiens, lui souhaitant de tout coeur les bénédictions de Dieu et un prompt retour dans notre paroisse. Et la cérémonie se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Les paroissiens de Saint-Charles n'oublieront pas de sitôt de si beaux jours.

---

servit de prétexte, on dit que c'était un espion. Il eut beau se réclamer de son frère, officier dans l'armée: il fut fusillé le long d'une haie. Cet événement ne fut connu que bien plus tard, et fit beaucoup de bruit à Vauvert. On ne put le cacher à M. de la Charnaye, qui leva les mains au ciel et plaignit du fond du coeur son pauvre domestique. Cette nouvelle produisit une grande impression sur mademoiselle de la Charnaye elle-même: elle ne put s'empêcher de songer aux difficultés qu'avait suscitées Mainvielle dans la maison, et que désormais le repos et l'humeur de son père ne dépendaient plus que d'elle.

On reçut justement peu après deux lettres de Gaston qui annonçaient coup sur coup les batailles de Chollet, de Mortagne, de Châtillon, perdues par les royalistes, la levée en masse des républicains, le tocsin sonnant dans tous les districts autour de la Vendée, l'arrivée des Mayençais, le malheur de MM. d'Elbée, de Bonchamps, de Lescure, blessés mortellement. Gaston, désespéré, racontait ces événements dans toute leur vérité. D'affreux détails remplissaient ses lettres; il était impossible d'en détacher une phrase qui ne signifiât un désastre. Mademoiselle de la Charnaye frémissait rien qu'à l'idée de les lire telles qu'elles étaient. Mainvielle n'était plus là pour démentir des succès imaginaires ou révéler les malheurs qu'on voulait cacher. A bout de ressources et d'expédients, fatiguée de voir le pos de son père, elle résolut, avec la légèreté et la sollicitude irréfléchie d'une jeune fille, de supprimer ces lettres, ou de les altérer si bien qu'il n'en sût rien de plus.

Un jour, une lettre de Gaston qu'on attendait n'arriva point. Elle n'avait pas prévu le coup. Le marquis demanda dès le matin les nouvelles; il fallut se résoudre à lui dire qu'il n'était rien arrivé. On se rejeta sur le mauvais état des chemins et le retard possible des messagers; mais il entra dans une sombre inquiétude que rien ne pouvait dissiper. Deux jours se passèrent, Gaston n'écrivait pas. On parlait dans le pays de nouveaux malheurs. La situation du marquis empirait, il imaginait les plus grandes catastrophes. Mademoiselle de la Charnaye, désespérée, fut conduite par la suppression des dernières lettres à en supposer de tout à fait fausses. Elle demeura tout un jour livrée à cette pensée, qui lui donnait de grands scrupules. La semaine s'écoula, et le jour revint où arrivaient ordinairement les dépêches. Mademoiselle de la Charnaye passa la matinée dans sa chambre au milieu de papiers et des cartes géographiques, écrivant raturant, étudiant des termes militaires qu'elle n'entendait pas. Vers le milieu du jour elle entra chez son père en disant: "Voici nos lettres." Le marquis se leva en sursaut. Elle tira toute tremblante un papier de son sein; M. de la Charnaye était trop ému lui-même pour soupçonner rien à cette émotion. Il tenait sa fille embrassée, prêt à saisir, pour ainsi dire, au passage les paroles qu'elle allait prononcer. Elle lut ceci d'une voix mal assurée:

Du 22 septembre.—"Depuis l'attaque de Nantes, les armées catholiques campent sur la rive gauche de la Loire.—Plus de troupes devant nous.—La garnison, encore effrayée de cette entreprise hardie, n'a point osé quitter ses murs. Au reste, ce n'est qu'un échec peu décisif et qui a été bientôt réparé"...

—Qu'appelle-t-il échec peu décisif? s'écria le marquis; la guerre pouvait être finie: à quoi pensent donc ces messieurs?

Mademoiselle de la Charnaye demeurait interdite, quoiqu'elle eût à peu près copié ce passage.—Poursuivez, lisez ma fille, dit le marquis.

25 septembre.—Ca fameux Westermann, qui se vantait d'écraser le Poitou avec une seule légion, a été battu à la tête d'un corps considérable. On dit que cet homme commandait les Marseillais à la journée du 10 août. Je voudrais le voir entre les mains de nos Allemands."

28 du même mois.—"M. de Lescure n'a pas de bonheur. Voici encore deux bales qui lui sont entrées dans le corps. Je ne connais pas d'affaire où il n'ait reçu sa balafre. Il commande toujours, emmaillotté de compresses."

30 septembre, 3, 6, 9 et 10 octobre.—"Nous avons battu et poursuivi pendant trois lieues, à Coron, cet abominable Santerre et ses troupes. C'est ce misérable qui a mené le roi à l'échafaud. Nous l'avons connu trop tard; un de nos cavaliers l'a pourchassé une grande heure. Il ne s'est sauvé qu'en faisant sauter à son cheval un mur de huit à dix pieds."

Mademoiselle de la Charnaye avait pris ce détail dans une lettre antérieure; elle l'avait passé sous silence dans le temps où elle pouvait épargner à son père jusqu'à l'amertume d'un souvenir.

Du 10 au 20 octobre.—"Les Mayençais sont à demi détruits. —La division Duhoux a été très maltraitée à Saint-Lambert. Ceia lui peut passer comme une bonne déroute.—M. de Lescure a fait des prodiges. Le général Beysser s'est ensuite avancé jusqu'à Montaigu, on l'a taillé en pièces. Miesko uski a été écrasé à Saint-Fulgent.

"Les bleus sont terrifiés. La défaite de la célèbre armée de Mayence les a fort abattus. Nos gens sont électrisés. L'armée est toujours unie. Nous regorgeons de vivres et de munitions. A bientôt du meilleur. Je vous embrasse. *Vive le roi!*"

Ces notes avaient été rédigées sur des renseignements qui couraient le pays, et sur de véritables lettres de Gaston que mademoiselle de la Charnaye conservait et triait avec soin. Le marquis avait écouté avidement; il jeta les bras au cou de sa fille.—Allons, tout va le mieux du monde; le cher enfant, il ne dit pas un mot de lui; c'est la modestie qui convient à un jeune officier, mais je suis sûr qu'il fait son devoir... Colombe! cria-t-il, appelez Colombe, afin qu'on aille prévenir le curé de ces bonnes nouvelles.

Ils allèrent ensuite se promener dans le mail.—Maintenant, disait le marquis se parlant à lui-même, si les chefs sont sages... J'ai grande confiance en M. de Lescure et en M. de Bonchamps... Si les chefs sont habiles et prudents, ils exécuteront promptement et hardiment leur projet d'invasion au delà de la Loire. Au surplus, s'ils veulent me faire l'honneur d'écouter l'avis d'un vieil officier, je vous dicterai des vues qui me sont venues là-dessus et que vous leur écrirez en mon nom.

Le curé vint les rejoindre; mademoiselle de la Charnaye s'était ouverte à lui de son innocent artifice et il était parfaitement instruit de l'étrange situation de son père. C'était un digne homme, assez simple, que les discours et l'enthousiasme du marquis étonnaient toujours. Mademoiselle de la Charnaye l'avertit d'un signe quand il arriva, car la consternation régnait dans la paroisse à cause des mauvais bruits qui étaient survenus.

—Eh bien, monsieur le curé, dit le marquis, savez-vous où nous en sommes! Cette terrible armée de Mayence est détruite; trois défaites coup sur coup. Qu'est-ce donc qui nous empêche de marcher sur la Convention?

Le curé regarda le marquis; mademoiselle de la Charnaye surveillait le curé. Après quelques mots de part et d'autre et des commentaires sur les prétendues nouvelles, M. de la Charnaye, reprenant le cours de ses réflexions: —Tout cela est bel et bon assurément; mais à quoi sert de nous épuiser dans nos provinces, où nous serons tôt ou tard écrasés? Dans l'état présent d'anarchie et de guerre étrangère, une seule victoire sur la route de Paris nous en ouvrirait les portes. Qui sait les villes, les provinces et la quantité de bons citoyens qui n'attendent que le moment de se déclarer? Non, toute la France n'est pas ivre du sang de son roi; non, cet excellent peuple n'est pas devenu tout à coup une horde de sauvages! Ce mouvement des fédéralistes est un premier effort vers le bien. On nous dit que nos hommes ne valent rien hors de leur pays; mais tant de succès les ont aguerris, ils ont une confiance aveugle en leurs chefs, ils les suivront partout à la mort.

Il s'exalta plus que de coutume par la joie des succès qu'il venait d'apprendre et par l'espérance qu'il concevait. Le curé l'écoutait d'un air stupéfait; il naissait de ce contraste une sorte de comique touchant qui eût fait à la fois pleurer et sourire; mademoiselle de la Charnaye en avait l'âme brisée. Le marquis reprit:—Mais, avant tout, il faut amener la Convention à traiter, et pour première condition obtenir la délivrance de la reine et de son fils. La place du roi de France est au milieu de son armée, et, pour cela, il faut prendre Nantes. Les paysans, dites-vous, ne se battent bien que chez eux: pourquoi donc les mener en je ne sais quelles expéditions de la Normandie et du Maine? Pourquoi s'exposer à rejoindre des secours douteux de la marine anglaise ou quelque levée promise à la légère aux environs de Laval? Veut-on dépayser nos gents et donner à la Convention le temps de nous écraser d'armées toujours nouvelles? Courons donc à Paris! Mais on peut échouer? Eh bien, la guerre sera finie pour ce malheureux pays, et vous sauvez du moins vos enfants et vos femmes, que l'ennemi qu'on y attire ne manquera pas d'égorger. Quant aux Anglais, qu'on s'en méfie; qu'ils débarquent, s'ils veulent, de l'argent et des munitions, mais point de détour pour les prendre, l'ennemi en a fourni jusqu'ici. Au surplus, j'ai imaginé un plan de campagne; j'y réfléchirai encore. Vous écrirez tout cela, ma fille.

Le curé haussait les épaules avec compassion et ne trouvait pas une parole; mademoiselle de la Charnaye tremblait que cette froideur ne donnât des soupçons à son père, et s'efforça de mettre fin à cet entretien.

Cependant elle éprouvait de jour en jour plus de peine à dissimuler le terrible retard de son frère, et, n'osant plus reculer dans ses expédients, elle se trouvait entraînée à supposer de nouvelles lettres. Elle étudiait la correspondance de Gaston et les gazettes; elle prit des informations avec les paysans; elle passait de nuits entières à ce travail.

En lisant ensuite ces notes, il lui arrivait souvent de se tromper sur les règles stratégiques, et le marquis se récriait:—Quoi! mon fils ne sait pas mieux la guerre?

(A suivre)

SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN

Une sanglante revanche du désastre de 1870. — Les Allemands ont subi une terrible défaite sur ce point

Londres, 4.—Pendant la retraite stratégique des alliés, au sud de la frontière belge, les troupes françaises prirent une sanglante revanche de la défaite subie par elles à Sedan, il y a 44 ans.

D'après le correspondant du "Daily Mail" à Paris, les Allemands essuyèrent, sur ce même champ de bataille, une des défaites les plus complètes de leur invasion présente.

Il raconte qu'ils furent attirés par les Français dans un piège où ils perdirent des milliers d'hommes. Les Français auraient pu se maintenir indéfiniment sur leurs positions, mais la stratégie leur imposa de continuer à battre en retraite avec l'ensemble de la ligne des alliés.

Voici le récit de cette seconde bataille de Sedan, telle qu'elle est racontée par le correspondant:

"Le général français donna à ses troupes l'ordre de se replier et de prendre de nouvelles positions sur les hauteurs de l'autre côté de la rivière. Les ponts étaient minés, mais on ne les fit pas sauter, dans le but de faire croire aux Allemands que la retraite des Français était précipitée.

"Cette ruse eut un plein succès. Les troupes allemandes s'engagèrent sur les ponts en colonnes serrées. Lorsque plusieurs régiments eurent ainsi traversé la rivière, les Français firent sauter les ponts et l'artillerie française commença à faire pleuvoir les obus sur les colonnes allemandes qui ne se replièrent en hâte vers la rivière que pour s'apercevoir que les ponts n'existaient plus.

"Les régiments français s'avancèrent alors, mirent en batterie leurs mitrailleuses et le carnage dura jusqu'à la tombée de la nuit. Nombreux sont les Allemands qui, jetant leurs armes, essayèrent de traverser la rivière à la nage et s'y noyèrent. Quand la nuit vint, les Français firent jouer leurs réflecteurs et le carnage continua.

"L'artillerie lançait sur les rangs allemands une douzaine d'obus par minute et, de temps en temps, pour varier, dirigeait des bombes incendiaires sur les bois où une partie des troupes allemandes avait cherché refuge. Bientôt, les flammes éclairèrent le champ de bataille sur une longueur de 25 kilomètres.

"Le lendemain matin on accorda aux Allemands un armistice de deux heures pour leur permettre d'enterrer leurs morts. Les Français n'avaient perdu qu'une poignée d'hommes."

AUTOUR DE LA BATAILLE

Lettres de soldats

M. de Corbiac, capitaine commandant du 18e chasseur à cheval, vient d'adresser à la famille Zwiller, de Lunéville, la lettre suivante, pour lui annoncer la mort de l'un de ses enfants:

Monsieur,

J'ai le triste devoir de vous faire savoir qu'au cours d'une reconnaissance qu'il accomplissait avec son officier de peloton, M. Lafontaine, votre fils René Zwiller a été tué par les Prussiens. Avec un grand courage, il s'était porté au galop sur une crête d'où il découvrait la présence de l'ennemi. En se retirant, son cheval était tombé; désarçonné et se voyant sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, au lieu de s'enfuir ou de se rendre, comme tous les Allemands que nous voyons tous les jours implorer le pardon des Français et jeter bas leurs armes, lui s'est mis à genoux et a tiré tant qu'il a pu sur les Allemands (50 ou 60) qui couraient sur lui.

Il a été tué presque à bout portant par plusieurs de ses ennemis en même temps.

Il n'a donc pas souffert et a donné sa vie en héros. Vous serez justement fier, monsieur, d'apprendre la mort glorieuse de votre vaillant garçon, qui honore grandement sa famille, son escadron et son régiment. Le nom de votre fils a été mis à l'ordre du régiment, de la division, et le récit de sa mort glorieuse a été lu devant les troupes assemblées.

J'ai recueilli la dragonne blanche de son sabre: il l'avait gagnée dernièrement par son habileté et son énergie à l'emploi des armes. Je l'ai mise à mon sabre. Lorsque mes chasseurs me verront lever le sabre pour commander l'attaque, ils verront en même temps ce souvenir précieux de notre pauvre garçon disparu et leur ardeur se doublera du désir de le venger.

Tout le monde, et moi tout le premier, aimait votre fils pour sa droiture, sa loyauté et son courage. C'était le type du soldat français avec le patriotisme brûlant des enfants d'Alsace. La veille de sa mort il me disait: "Mon capitaine, si les Prussiens ont ma peau, je vous assure qu'ils la paieront cher!" Il l'a bien montré.

Il est tombé à côté du poteau frontière, et j'ai fait repérer l'endroit où les Allemands l'on inhumé. Après la guerre, s'il plait à Dieu de m'en donner la possibilité, j'irai avec mon escadron rechercher cette place, je ferai exhumer la dépouille mortelle et je vous rendrai le corps de votre fils.

Je vous demande jusque-là, monsieur, de me laisser sa dragonne blanche, qui à nous tous donnera du courage et portera bonheur. Je vous la remettrai alors comme un précieux souvenir d'un beau et valeureux soldat de la France dont je suis fier d'avoir été le capitaine.

Veuillez agréer, etc.

De Corbiac.

* * *

Voici une intéressante lettre dans laquelle un jeune soldat de dix-neuf ans raconte à sa mère comment il a pu échapper à un détachement de uhlans qui l'avaient fait prisonnier:

"Je ne sais pas si cette lettre te parviendra. Je la confie à un camarade qui va en convalescence et qui m'offre de la porter. Je suis à X... depuis quelques jours où je suis revenu pour me remettre un peu après avoir été fait prisonnier.

"Tu dois penser si j'ai été bien reçu par mon colonel quand j'ai retrouvé mon régiment trois jours après avoir été fait prisonnier! Mais je ne voudrais pas recommencer un coup pareil. J'en ai encore froid dans le dos. Surtout que je savais que les Allemands fusillaient leurs prisonniers et j'étais tout seul lorsque j'ai été pris.

"Je pense que vous allez tous bien et que je vous reverrai bientôt car j'ai bien cru ne jamais vous revoir. Heureusement pour moi je n'ai pas perdu mon sang-froid et j'ai profité d'une occasion unique pour fausser compagnie aux deux uhlans qui me gardaient. Il faut te dire que j'avais dû rester en route à cause de plusieurs clous fort mal placés et qu'une longue étape de plus de 100 kilomètres avait mis à vif. attendre le convoi de vivres qui attendrele convoi de vivres qui devait nous suivre. Mais par suite d'une grande avance que nous avions et celui-ci ne venant toujours pas, je me résignai donc à poursuivre la route à pied et à gagner ainsi le premier village où je pourrais passer le restant de la nuit. Là je trouvai aisément un bon lit de paille et, vers huit heures du matin, je me remettais en route pour rejoindre mon régiment. Quelques instants seulement après mon départ, j'étais dépassé par un cycliste allant à toute allure, qui me prévient qu'une patrouille de uhlans était à quelques centaines de mètres de moi. La route que je suivais ne laissait pas beaucoup de chances de salut, bordée d'un côté par des rochers à pic et de l'autre par un cours d'eau assez large. Le temps d'y réfléchir, la patrouille était sur moi. J'hésite à saisir ma carabine et à faire feu sur la bonne douzaine de uhlans qui s'avancent, mais la résistance aurait été inutile.

"Bref, le chef, un sous-officier il me semble, me fait signe de lever les bras. Je suis aussitôt questionné, fouillé et confié à la garde de deux cavaliers qui doivent me conduire en sûreté pendant que les autres continuent leur route. Dès ce moment j'ai envisagé le moyen de lâcher mes gardiens. Au bout d'une heure j'en ai trouvé l'occasion. A ce moment, la route que nous suivions était bordée d'un côté par un mur haut d'un mètre environ, surplombant un fossé profond, et d'une partie boisée. Un bond de côté sous la tête du cheval d'un des cavaliers, le mur enjambé, le fossé dégringolé, me voici debout et en fuite. Mes deux uhlans, stupéfaits, cherchent à toute bride un endroit pour descendre à ma poursuite, ce qui fut fait en quelques minutes; mais là je n'hésite plus. Je tire sur mes deux gardiens qui prennent la fuite. Je suis sauvé car, d'une autre route non loin de moi, j'aperçois une auto conduite par un officier belge, qui me prend immédiatement avec lui et à qui je raconte en quelques mots ce qui vient de m'arriver.

"Nous n'avions fait que quelques kilomètres à toute vitesse quand, soudain, au tournant de la route, nous nous trouvons presque en face d'autres uhlans. Nous nous arrêtons, bien décidés à nous défendre et à libérer un cuirassier blessé qu'ils emmenaient. L'officier, révolver au poing, et moi avec ma carabine faisons feu sur le groupe. Un des uhlans atteint par moi tombe, pendant que les autres se sauvent. Je m'empare rapidement de la lance et du casque de mon homme et nous filons à toute allure sur Namur dans la crainte d'une nouvelle rencontre de patrouille. Te dire combien j'ai été fêté à Namur est impossible. J'étais d'ailleurs le premier soldat français arrivant dans cette ville.

Voilà, ma bonne maman, les causes de mon retour pour quelques jours à X... Soyez maintenant sans inquiétude sur moi.

Georges."

L'ETAT SANITAIRE DE L'ARMEE FRANCAISE

"Le blessé français est un homme sain", dit le médecin inspecteur général

Paris, 4.—M. Edmond Delorme, membre de l'Académie de médecine et médecin inspecteur général de l'armée, a soumis à l'attention de l'Académie des sciences les observations qu'il a faites au cours d'une mission officielle d'inspection des ambulances de campagne et des hôpitaux depuis le début de la guerre. Il a constaté le parfait état sanitaire de l'armée.

Le blessé français est un homme sain. La maladie est exceptionnelle, le nombre des cas de maladies est inférieur au nombre enregistré en temps de paix et M. Delorme n'a rencontré que des blessés.

On s'est plaint de certains retards. Sur des champs de bataille d'une étendue de 150 à 200 kilomètres l'enlèvement immédiat de tous les blessés est impossible.

Pour aider les premières interventions chirurgicales, le professeur Delorme a établi des appareils contentifs (gouttières) imperméables pour toutes les fractures des membres supérieurs et inférieurs, appareils qu'il a présentés à l'Académie et expérimentés sur un soldat devant elle. En un jour il a appliqué vingt-cinq de ces appareils pour les fractures les plus compliquées de la cuisse, et quinze pour les fractures les plus compliquées de la jambe.

Dans la guerre actuelle, les complications de plaies se présentent avec une fréquence relative et une gravité qui surprennent. C'est à les combattre que doivent tendre les efforts de tous les chirurgiens. Ces complications sont: 1. la gangrène gazeuse; 2. le tétanos. Contre la gangrène gazeuse, il faut préférer aux amputations et larges incisions les injections d'eau oxygénée; mais ce premier traitement devra être complété. Contre le tétanos possible, l'eau oxygénée est encore recommandée: mais quand le tétanos est déclaré ou imminent, les injections de sérum antitétanique sont nécessaires.

M. Dastre a ensuite signalé plusieurs opérations faites par M. Rollet à l'aide d'un électro-aimant géant. Cet électro-aimant dont la force est supérieure à 1,150 kilogrammes, prépare très heureusement l'extraction des balles du fusil allemand, qui ont une enveloppe de fero-nickel, et aussi des éclats d'obus. Il attire les balles à une distance de 11 centimètres et les éclats d'obus à la distance de 15 centimètres; une incision complète l'opération. On a pu ainsi faire des extractions avec ou sans anesthésie.

Les salons ont perdu les moeurs. La plaisanterie a perdu le monde et le trône.

* * *

Presque tout ce que nous appelons un abus fut un remède dans les institutions politiques.

DEFENSE DU FORT DE TROYON

Sommé deux fois de se rendre, le commandant répondit fièrement: "Jamais!" — Récit détaillé par un des défenseurs du fort

Bordeaux, 6.—Dans son journal "l'Homme enchainé" qui a paru hier pour la première fois, M. Clémenceau cite la lettre d'un "Français qui a souffert pour sa patrie", c'est-à-dire d'un soldat qui a participé à la défense du fort de Troyon.

Ce soldat raconte que le bombardement de Troyon commença le 8 septembre et se poursuivit nuit et jour, sans interruption, jusqu'au 13 septembre. L'artillerie allemande, qui était composée de batteries de mortiers de 21 et de 28 centimètres et de batteries de campagne, lança plus de 4,000 obus. Tandis que la garnison ne perdait que quatre tués et quarante blessés, les cadavres de plus de 7,000 soldats allemands étaient étendus autour du fort.

Le soldat ajoute que les gros obus des mortiers causaient de sérieux dégâts, tandis que ceux produits par les shrapnels des canons de campagne étaient insignifiants.

Voici la fin de sa lettre:

"Après le bombardement, l'infanterie allemande, pendant la nuit, monta à l'assaut du fort; les soldats portaient devant eux des bottes de blé, dans l'espoir de nous tromper. Mais les postes avancés de la forteresse s'apperçurent vite de la supercherie; aussitôt, nos canons lancèrent des obus éclairants, à la lumière desquels le feu de l'infanterie française, bien dirigé, ne tarda pas à faire reculer l'ennemi. En dépit de ce succès, les défenseurs du fort n'en croyaient pas moins que leur dernière heure avait sonné.

"Dans l'après-midi du 12 septembre, les sentinelles du fort aperçurent une batterie de mortiers que les Allemands mettaient en position. Mais avant que ces canons aient pu lancer un seul projectile, ils furent attaqués par une batterie de campagne française en position sur la rive gauche de la Meuse et durent abandonner la place.

"A deux reprises différentes, un groupe d'Allemands, portant un drapeau blanc, s'approcha du fort, et l'officier qui le commandait cria:

"—Au nom de sa majesté impériale, je vous somme de vous rendre, sans conditions."

"Chaque fois il reçut de notre chef la même réponse:

"—Jamais!

"Les officiers sont unanimes à attester que le moral et le courage de leurs hommes furent au-dessus de tout éloge pendant ces cinq chaudes journées, où ils ne connurent ni sommeil ni repos. Les hommes ne pensaient même pas à manger et ne se soutinrent, pendant cette lutte terrible, qu'avec un peu de vin et de café.

"Ce fut grâce à leur brillante conduite qu'ils furent capables de se conformer à l'ordre reçu: "Tenis jusqu'au bout".

EN GARE DE CHARTRES

Ce que j'ai vu le 24 août 1914

—Venez; venez à la gare. Cinq cents émigrants sont arrivés.

—Des émigrants?

—Des immigrants, si vous voulez. Venez.

Et dans un immense hangar, dans une sorte de halle, sur de la paille répandue à profusion, voici toute une lamentable humanité.

Ce sont des Lorrains. Ce sont des gens dont les Allemands viennent de brûler les villages, et qui ont fui devant l'invasion des barbares, et qui n'ont plus rien à eux, plus rien que ce qu'ils portent sur leur dos. Ils sont là, par petits tas, les femmes et les enfants de la même famille groupés, assis sur la paille, et les hommes, tous vieux, debout à côté, les mains vides et pendantes.

Tous les visages sont hébétés. Les yeux, grands ouverts, sont remplis de stupeur.

Il y a huit jours, les êtres qui sont là possédaient un foyer, des meubles, des bestiaux, des récoltes. Maintenant ils n'ont plus rien. On les a volés, dépouillés, et on a brûlé leurs habitations. Ils ont fui. Les nôtres les ont recueillis, dirigés vers une ville, vers une autre, et les voici à Chartres, d'où ils repartiront ce soir pour aller plus loin, dans l'Ouest.

C'est la guerre d'il y a mille ans.

—Alors, vos maisons ont été brûlées?

—Ils nous les ont brûlées, exprès, alors qu'on ne se battait plus chez nous;... pour s'amuser.

—Avant, ils nous avaient tous pris.

—Ce qu'ils n'ont pas pu emporter, nous les suppliions de nous le laisser. Ils n'ont pas voulu. Ils ont tout brûlé.

—Mon mari a été fusillé.

—Ils ont amené le mien, les mains attachées derrière le dos.

On se groupe autour de moi. Les enfants pleurent ou regardent de leurs grands yeux, sans comprendre. Les vieux sont mornes. On ne les fait parler qu'avec peine. Les femmes ont les joues creuses; les cheveux de plusieurs, châtains, sont défaits, tombent sur leurs épaules, tout droits, et leur donnent des airs d'un autre âge. Un grand paysan, un aïeul, tient dans ses bras un tout petit paquet blanc, alongé, hurlant: c'est un petit enfant de huit jours.

—Monsieur, ils semaient de la poudre au pied des murs.

—Ils avaient des bidons de pétrole. Ils arrosaient avec.

—Maman, qui est là, a le bras brûlé. Elle ouvrait la fenêtre au moment où ils ont mis le feu.

—Nous, nous nous sauvions dans notre charette. Ils ont tiré sur nous. Ma petite soeur a reçu une balle dans la jambe. Ils voyaient bien pourtant que nous n'étions que des femmes.

—Ils ont fusillé le maire.

—Et aussi mon mari, parce qu'il était garde champêtre.

—Et quand, quand cela s'est-il passé?

—Avant-hier.

* * *

Ce mot me donna le frisson. Il situe, il rapproche. Avant-hier, ce n'est pas il y a des siècles, ce n'est pas dans des pays lointains, c'est avant-hier, et là, tout près, chez nous!

On ne peut pas croire que, vraiment, ce soit "avant-hier" que ces faits ont été possibles. Ce que je vois, c'est un spectacle du moyen âge, de plus loin encore, du temps des Huns, du temps où les populations entières fuyaient devant les cavaliers farouches, vêtus de peaux de bête. Non. Il est d'avant-hier!

—Monsieur! Du lait! Du lait pour le petit.

—J'ai faim!

—Mes deux enfants ont la rougeole.

Je n'y tiens plus. J'avais résisté à la vue des blessés à l'hôpital ou dans le train. Mais cela! Un sanglot m'étrangle.

—Vite! Ils ont faim! Ils ont faim!

Et voilà qu'on s'empresse. Déjà, là-bas, la distribution des vivres avait commencé.

Les dames des deux sociétés de secours aux blessés de Chartres vont, viennent, épuisant les provisions que leur apportent des jeunes gens. Elles sont admirables de bonté, d'émotion, de dévouement, de tendresse, de maternité.

Quand je les ai vues pour la première fois, il y a huit jours, quinze jours, je ne sais plus—je les trouvais trop coquettes, trop bien arrangées dans leur grande blouse grise ornée d'une petite croix rouge, et sous leur petit bonnet, d'où sortaient les cheveux arrangés avec trop d'art. Leurs rivalités aussi m'irritaient un peu. Mais aujourd'hui, tout cela est emporté, oublié...

Ah! les braves femmes!

Voici des corbeilles, des paniers, des brocs, des verres, des tasses, et du saucisson, et du pain, et de la viande, des gâteaux, du chocolat, du lait, du bouillon, de l'eau rougie.

—Prenez! Prenez! Vous avez faim... Et vous? Vous n'en avez pas eu?... Voici... Les biberons!... Passez-moi les biberons, on va les remplir... Ce petit-là est assez grand pour boire à la tasse... Tiens, bois, mon enfant...

Et les bonnes dames, les plus jolies, les moins jolies, les grosses, les fluettes, les vieilles, les jeunes, se multiplient, courent au buffet, reviennent, repartent, sans se regarder... Et elles ont chaud, et elles sont rouges, et les bonnets sont de travers sur les cheveux défrisés, elles sont charmantes, admirables, leurs yeux brillent de tendresse, de fièvre, de maternité grave.

* * *

... Alors, sur l'immense litière de paille, les malheureux se mettent à manger, assis et silencieux. Et beaucoup, dont les yeux, jusque-là, étaient restés secs, se mettent à pleurer, à pleurer de ces larmes abondantes qu'on ne prend pas la peine d'essuyer.

Je suis debout, je les vois tous à la fois. On ne peut pas en croire ses yeux. Le même mot vient à toutes les bouches. C'est la fuite devant les hordes de barbares... Ainsi, tous ceux-là que je vois ont vu, de leurs yeux vu, piller tout cela, saccager tout cela, brûler tout cela, et quand le désastre a été accompli, que tout espoir n'était plus possible, ils ont fui, dans l'épouvante, emportant leurs enfants pour tout colis: l'exode a commencé: rien que des femmes, des enfants et des vieux. Les hommes valides sont à la guerre, naturellement. Ils ont marché six heures. Leurs oreilles n'entendaient que les bruits du canon, leurs propres clameurs et les cris tout proches de leurs enfants en larmes. Et après la première heure de marche, il a fallu porter les enfants déjà grands, qui jusque-là avaient pu suivre, accrochés aux jupes, mais qui n'en pouvaient plus.

On me les montre, ceux-là. J'en vois un, pieds nus.

—Pourquoi?

—Voyez, monsieur.

On me tend les petites bottines pour que je sente à l'intérieur avec mes doigts. C'est hérissé de clous. Je regarde les pieds du petit. Ils sont sales, d'un rouge brun: c'est du sang.

Brieux.

de l'Académie française.

Chartres, 24 août 1914.

LES PETITS PROFITS DU KRONPRINZ ALLEMAND

Il pille pour son compte personnel le château de la baronne de Baye

Paris, 3.—Le kronprinz Frédéric-Guillaume avait établi, pendant les premiers jours de la bataille de la Marne, son quartier général au château de la baronne de Baye, née Oppenheim, situé près de Champaubert (Marne). Ce château est célèbre pour les merveilleuses collections d'objets d'art qu'il renferme.

Le "Temps" publie la lettre suivante de la baronne de Baye:

"Le kronprinz a pillé tout le château. Il a volé des médailles, des armes anciennes, de rares et précieux vases, des tapisseries, des statuettes, des tasses anciennes et différents objets en or, souvenirs de famille qui m'étaient très chers. Des tableaux et des meubles de valeur avaient été emballés sur son ordre, mais dans leur fuite précipitée, les Allemands furent obligés d'abandonner plusieurs caisses.

"La baronne de Baye, ajoute le "Temps", affirme que le kronprinz a piétiné les portraits de l'empereur et de l'impératrice de Russie, qui se trouvaient dans la chapelle du château".

UNE CHARGE HEROIQUE

Les zouaves reprennent à la point de la baïonnette deux batteries abandonnées à l'ennemi

Paris, 5.—Les zouaves, racontent les soldats blessés revenus du front qui faisaient partie de l'aile gauche des alliés, viennent de se couvrir de gloire.

Ces jours derniers, les troupes françaises avaient été obligées de se retirer, devant un ennemi très supérieur en nombre, et d'abandonner à ce dernier huit canons de 75 millimètres.

Cela contrariait fort les zouaves, qui demandèrent à ce qu'on leur permit de les reprendre et d'emporter à nouveau la position. Quand le clairon sonna la charge et que les zouaves s'élancèrent sur l'ennemi, beaucoup tournèrent la tête, pour ne pas voir ce qui allait sûrement leur arriver, ils s'avancèrent en chantant, en criant et en défiant les balles de l'ennemi.

Un grand nombre d'entre eux tombèrent, mais les autres ne ralentirent leur marche que quand ils eurent fondu sur l'ennemi.

On semblait n'apercevoir briller au loin que quelques baïonnettes avant que l'ennemi ne fût mis en déroute, et le feu des canons fut immédiatement dirigé sur l'ennemi, qui prenait la fuite, pour venger aussi les braves zouaves qui étaient tombés dans cette charge héroïque.

UN HEROS

La mort du sous-lieutenant de Castelnau

On a lu dans nos dépêches la citation à l'ordre du jour de l'armée du sous-lieutenant de Castelnau. Ce jeune officier servait dans l'armée que commande son père. La façon héroïque dont celui-ci reçut la fatale nouvelle doit être relatée.

Le général de Castelnau dictait des ordres, quand un officier se présenta devant lui.

—Qu'y a-t-il? demanda le général en se retournant.

—Mon général, répondit l'officier d'une voix qui tremblait, votre fils Xavier vient d'être tué d'une balle au front en donnant l'assaut à l'ennemi, qui a été repoussé.

Le général reste silencieux une seconde. Puis, s'adressant à son état-major:

—Messieurs, continuons.

Et il reprend la dictée de ses ordres pour le combat.

* * *

Mme de Castelnau vit, depuis le commencement de la mobilisation, dans le Midi. Ceux de ses enfants qui ne sacrifient pas en ce moment, à côté de leur père, sont demeurés auprès d'elle.

Lorsque survint au château la nouvelle de la mort de Xavier de Castelnau, personne n'osait en avertir la pauvre mère. Mlles de Castelnau chargèrent le curé de ce soin.

Le lendemain, à la première messe, Mme de Castelnau, selon son habitude, s'approcha de la sainte table. Le prêtre n'a pas osé encore lui faire part de la terrible nouvelle, mais en se trouvant brusquement devant elle, il est si vivement ému que sa main qui présente l'hostie tremble comme une feuille dans le vent.

Mme de Castelnau, qui s'étonne, relève la tête, aperçoit le visage bouleversé du prêtre et comprend. Alors, à mivoix, aussi pâle que l'hostie qu'on lui offre, aussi stoïque devant l'autel que son mari, là-bas, sur le champ de bataille, elle demande simplement, dans un souffle: "Lequel?"

UN HEROS

A la tête de 50 hommes, le lieutenant Verlin tient tête à 5,000 Allemands

Paris, 30.—Le lieutenant Verlin, du 55e régiment d'infanterie, est le héros du jour par suite d'une affaire dans laquelle il a figuré hier d'une manière proéminente.

A la tête de 50 hommes de sa compagnie, le lieutenant Verlin opérait une reconnaissance sur l'Oise, à plusieurs kilomètres en avant du corps de troupes principal, quand il rencontra une troupe allemande forte de 5,000 hommes.

Les Français s'abritant dans les bois avoisinants commencèrent une fusillade nourrie qui ne cessa que lorsque 13 d'entre eux seulement furent encore en vie; encore y en avait-il 4 de blessés. La petite troupe battit en retraite. Les Allemands, craignant un piège, n'osèrent pas la poursuivre dans les bois.

LES PERTES ALLEMANDES

Berlin, 1.—Les listes des pertes allemandes, en morts, blessés et manquants, publiées officiellement jusqu'à ce jour, contiennent 104,589 noms.

La 1e publiée aujourd'hui ajoute 10,527 noms au total des pertes déjà connu.

GLORIEUX EPISODE DE LA BATAILLE DE L'AISNE

Une brigade de hussards de la mort et un régiment de grenadiers de la garde anéantis par l'artillerie française

Bordeaux, 1er octobre. — La "Petite Gironde," raconte aujourd'hui comment 15,000 hommes de la garde prussienne, qui attaquaient le centre des lignes françaises le 26 septembre subirent une complète défaite.

Aussitôt que l'attaque allemande fut découverte, la cavalerie française reçut l'ordre de se porter à sa rencontre à Auberive (Marne) et d'arrêter sa marche un temps suffisant pour permettre à l'artillerie et à l'infanterie d'arriver de Souain. Mais, pendant que nos dragons préparaient la défense d'Auberive, une brigade de hussards de la mort, évitant le village, s'avança à travers vignes et champs dans l'intention de surprendre l'artillerie française en marche.

Le moment était critique. Nos dragons étaient à 3 kilomètres en avant, nos fantassins à 3 kilomètres en arrière, et nos tirailleurs étaient en grand danger d'être sabrés sur leurs canons. Les hussards allemands n'étaient guère qu'à 1 kilomètre lorsque nos artilleurs les aperçurent lancés à plein galop. En deux minutes les canons furent détachés de leurs trains et alignés le long de la route. L'ennemi n'était plus qu'à 500 mètres lorsque le commandement de charger les canons fut donné.

Tout en chargeant, les cavaliers prussiens avaient redoublé de vitesse. Ils n'étaient plus qu'à 200 mètres quand les canonniers français ouvrirent le feu.

Un éclair, un éclat de tonnerre; puis à travers la fumée bleuâtre, les artilleurs purent voir les chevaux de l'ennemi se cabrer et les officiers chercher en vain à rallier leurs pelotons brisés.

Une seconde fois, nos batteries répandirent la mort parmi cette brigade vouée à l'anéantissement. Un grand silence succéda au grondement produit par le galop des chevaux et les cris des hommes. Deux milles hommes gisaient là comme frappés par la foudre. Çà et là un cheval blessé faisait des efforts pour se dégager du tas de morts qui le recouvraient.

Mais nos artilleurs ne s'attardèrent pas à regarder cette scène de carnage. Ils raccrochèrent les avants-trains et coururent à l'aide de nos dragons qui avaient fort à faire et se repliaient le long de la grande route. Nos canons furent les bienvenus. Cette fois la lutte fut plus égale, les canons allemands répondant coup pour coup. Mais alors notre infanterie arriva, et se déploya à travers les vignes; on entendit une sonnerie de clairon et, baïonnettes scintillant au soleil, nos fantassins s'élancèrent en avant.

N'ayant plus le soutien de sa cavalerie, la garde prussienne fut forcée de reculer. Un bataillon de zouaves parvint rapidement à occuper la vallée de la Suippes, menaçant de placer l'ennemi entre deux feux.

Un régiment de grenadiers se sacrifia pour couvrir la retraite de la colonne allemande dans la direction de Reims. A cinq reprises différentes les grenadiers se ruèrent sur les Français. Toujours repoussés il ne restait plus, après la cinquième charge, qu'une poignée d'hommes entourant le drapeau.

Alors, un grenadier, puis deux autres, puis dix autres encore jetèrent leurs armes. Une centaine d'hommes, pour la plupart blessés, voilà tout ce qui restait d'un superbe régiment. Ces hommes et le drapeau furent capturés par nos troupes. Mais leur sacrifice n'avait pas été inutile, car il avait permis à la colonne allemande de se mettre à l'abri des canons des forts de Berru et de Nogent-l'Abbesse.

RUSE DE GUERRE

Plusieurs bataillons autrichiens anéantis par les Russes

Pétrograde, 30.—Le "Russkoe Slovo" a obtenu de soldats blessés la description d'une ruse ingénieuse employée par un petit détachement russe qui a réussi à balayer une importante force autrichienne. Le journal dit, à ce sujet:

"Suivant un plan arrangé à l'avance, plusieurs escadrons de Cosaques, ainsi que des artilleurs, simulèrent une retraite et commencèrent à se replier rapidement, sous le couvert de l'infanterie.

"Les Autrichiens quittèrent leurs tranchées et s'élancèrent dans la direction d'une petite rivière où des compagnies d'infanterie russes mirent en échec la furieuse attaque des Autrichiens.

"Les Cosaques et l'artillerie, traversant un pont, commencèrent à se retrancher sur la rive opposée de la rivière, tandis que l'infanterie, se tenant cachée derrière des buissons, passait inaperçue de l'ennemi.

"Quand les préparatifs furent terminés pour recevoir l'ennemi, l'infanterie battit rapidement en retraite vers la rive opposée, où elle fit semblant de commencer le feu sur le pont et couper la marche de l'ennemi.

"Les troupes autrichiennes, ne voyant devant elles qu'un petit détachement de Russes, chargèrent aveuglement. L'infanterie ennemie s'approcha du pont, alors que la cavalerie s'élançait à travers la rivière.

"Tout à coup, une explosion terrible fut entendue, et le pont, qui était couvert de colonnes autrichiennes massées, sauta, tandis que, sur la rive opposée, les canons russes semaient la mort parmi les Autrichiens, au point que la rivière fut couverte de cadavres.

"Frappé de panique, l'ennemi tenta de fuir, abandonnant ses armes, mais les Cosaques continuèrent leur oeuvre de destruction, poursuivant l'ennemi avec des cris de triomphe.

"Une demi-heure plus tard, tout était terminé et plusieurs bataillons autrichiens avaient cessé de vivre."

AU COLLEGE

Autour de la première division

Les élections des membres du "Conseil des Jeux" ont donné le résultat suivant:

Officiers généraux

Président, W. Decosse; vice-président, A. Doiron; secrétaire, N. Laporte.

Comités

Balle au camp et gouret: président, W. Gagné; vice-président, L. Collins; secrétaire, P. Prince.

Ballon et balle au panier: président, C. Bowdridge; vice-président, E. Rimmer; secrétaire, A. Caron.

Billard: président, A. Parent; vice-prés., E. Dufault; secrétaire, J. Plamondon.

Tennis: président, A. Laliberté; vice-prés., P. Laflèche; secrétaire, A. Tremblay.

Jeu de paume: président, L.-P. Gagnon; vice-prés., E. Préfontaine; secrétaire, V. Marius.

Ce résultat fait voir que les jeunes veulent prendre une part active, non seulement aux jeux, mais aussi à la direction de ces jeux. C'est un bon signe.

* * *

Chacun des clubs séniors et intermédiaires de balle au camp bataille avec ardeur pour s'assurer la première place, et la lutte est intéressante.

Les cadets rivalisent de politesse. Chaque club subit la défaite à son tour. Si cette belle courtoisie continue, il n'y aura ni premier ni dernier à la fin de la saison.

* * *

Les joueurs de balle au panier se sont mis à l'oeuvre. Les capitaines des onze clubs qui composent les trois ligues prétendent pouvoir remporter le championnat.

* * *

Les joueurs de ballon commenceront quand les championnats de la balle au camp seront décidés.

* * *

La date du tournoi athlétique a été fixée au 15 octobre. L'organisation de ce tournoi ne fera pas défaut. Car elle a été confiée à des officiers dont la compétence et le dévouement sont connus. Ces officiers sont: W. Decosse, A. Bohémier et J. Préfontaine.

* * *

Congrégations de la Sainte Vierge

Les congréganistes ont fait le choix de ceux qui, avec le R. P. Directeur, doivent veiller au bon fonctionnement de leur association.

Congrégation de l'Immaculée-Conception: Préfet, A. Bohémier; assistants, I. Joyal et L.-P. Gagnon; secrétaire, W. Decosse; Conseillers, W. Gagné et A. Laliberté; Lecteurs, E. Préfontaine et P. Prince; Sacristains, V. Marius et P. Laflèche; Portier, P. Gauthier; Maître de Chapelle et organiste, N. Laporte.

Congrégation de la Purification: Préfet, C. Wyrzykowski; Assistants, A. Messner et L. Collins; secrétaire, E. Rimmer.

* * *

Seconde Division—Conseil des Jeux

Officiers généraux: Président, Maurice Goulet; vice-prés., Auguste Dostert; secrétaire, Fraser John.

Balle au camp et hockey: président, John Fraser; vice-prés., Armand Dureault; secrétaire, Philibert Cusson.

Ballon et balle au mur: vice-prés., Edouard LaFlèche; secrétaire, Aimé McCaughan.

Jeux Intérieurs: président, Joseph Marion; vice-prés., Eugène Marion; secrétaire, Marc Régnier.

Billard: président, Auguste Dostert; vice-prés., Crawford Landry; secrétaire, Michael Kiffe.

Tennis: président, Maurice Goulet; vice-prés., Percy Steele; secrétaire, Charles Brodeur.

Officier-Rrapporteur: Dominic Wyrzykowski.

HOPITAL DE ST-BONIFACE

Les Soeurs de la Charité de l'hôpital Saint-Boniface informent les Dames de Saint-Boniface et de Winnipeg qu'une assemblée générale aura lieu à l'hôpital mercredi 7 octobre, à 3.30 p.m., dans le but d'organiser le "Maple Leaf Day", au profit de l'hôpital.

Elles sont instamment priées de s'y rendre aussi nombreuses que possible, afin de pouvoir, par leur concours, assurer plein succès à l'entreprise.

ST-BONIFACE

M. l'abbé Louis Messier est revenu samedi dernier de sa vacance dans l'Est.

* * *

M. l'abbé Moreau, secrétaire de Mgr l'Archevêque, a été ordonné prêtre dimanche matin dans la chapelle du Petit Séminaire par Mgr l'Archevêque. Il est absent pour une vacance de quelques jours.

* * *

M. Arthur Bleau, premier portier à l'archevêché depuis 18 ans et gérant des *Cloches* depuis 1906, est décédé après une maladie de quelques jours. Ses funérailles ont eu lieu à la cathédrale hier matin. Le service fut chanté par M. l'abbé Leroux, procureur de l'archevêché. Mgr l'Archevêque assistait au trône. Il chanta l'absoute. Au choeur se trouvaient Mgr Béliveau, Mgr Breynat, Mgr Dugas, le R. P. Magnan, o.m.i., etc.

La dépouille mortelle est partie pour Montréal ce matin sous la charge de M. J.-O. Bleau, frère du défunt.

SEPULTURES

1 octobre. Joseph-Marius, fils de Grégoire Larivière, âgé de 4 mois.

5 octobre. "Anonyme", fils de Arthur Poliquin, décédé peu après sa naissance.

BAPTEMES

1 octobre. Joseph-Zenon, fils de J.-M. Poitras et de Rosalie Lagimodière, Parrain, Zenon Bérard; marraine, Marie-Anne Lagimodière.

4 octobre. Julien-Gérard, fils de J.-C. Vanlevbergh et de Pharailde Demenlenaerk. Parrain, Jules Ramon; marraine, Idonie Duyvejonck.

4 octobre. Marie-Eugénie, fille de Louis Saint-Laurent et de Anna Brabant. Parrain, Eugène Bourgeault; marraine, Angélina Saint-Laurent.

4 octobre. Catherine-Grace, fille de E. Kelly et de Rose Thomas. Parrain, John Clark; marraine, Marguerite Kerr.

4 octobre. Cécile, fille de J.-A. Boutet et de Albertine Auclair. Parrain, Joseph Auclair; marraine, Jeannette Lavallé.

4 octobre. Simon-Aimé, fils de Michel Jouex et de Délia Godard. Parrain, Joseph Godard; marraine, Marie-J. Godard.

MARIAGES

5 octobre. Georges Boiteau à Mary-Ethel McDonald.

5 octobre. John-Lawrence Horrigan à Marie-Emélia White.

AVIS

Les jeunes Français nés en 1895 et les ajournés des Classes de 1913 et 1914 sont invités à faire connaître *d'urgence* leur adresse à l'Agence Consulaire.

L'Agent Consulaire,
Bureau: 11 Bâtisse Royal Bank, 464 rue Main Winnipeg.

Au Sacre-Coeur

Mgr l'Archevêque viendra, dimanche prochain, faire sa visite pastorale. Il confirmera une trentaine d'enfants de la paroisse. Le sermon sera donné par lui.

* * *

Le R. P. Lallamme, o.m.i., est revenu lundi de Sainte-Anne des Chênes, où il a prêché une retraite aux élèves du couvent.

* * *

La soirée donnée par la Chorale mardi dernier a été un joli succès. Il y eut partie de cartes et concert. Le prix des hommes, un beau rasoir de sûreté donné par le R. P. Portelance, o.m.i., a été gagné par M. Kérouac; celui des dames, donné par M. Poitras, l'a été par Mlle Yvonne Gosselin.

* * *

M. Pierre Descoteaux a épousé ce matin, à Saint-Boniface, Mlle A. Desbiens.

* * *

BAPTEME

Joseph-Jacques-Louis, fils de M. L.-P. Brunelle. Parrain, M. Joseph Mousseau; marraine, Mlle Maria Perreault.

* * *

La Compagnie J.-H. Tremblay a obtenu un contrat pour la construction sur une distance de 18 milles de l'aqueduc de la ville de Winnipeg, au montant de $945,945.

UN BEAU FAIT D'ARMES

Un "highlander" renouvelle l'exploit de Bayard au pont de Garigliano

Londres, 1.—Une dépêche de Paris au "Daily Mail" décrit l'exploit d'un "highlander" qui faisait partie d'une troupe de 150 hommes détachés à la garde d'un pont sur l'Aisne.

"On ne s'attendait pas à une attaque allemande, dit le correspondant, et le détachement avait plutôt été envoyé là pour garder le pont que pour le défendre. Tout à coup, cependant, les Allemands, cachés dans un bois à quelque distance, ouvrirent le feu, puis un fort détachement s'avança vers le pont au pas de course.

"Les "highlanders" répondirent immédiatement à cette attaque par une fusillade nourrie et, pendant quelque temps, tinrent l'ennemi en respect.

"Mais les Allemands étaient en grand nombre et leur colonne d'attaque approchait de plus en plus, alors que, sous couvert d'un feu violent, une autre colonne plus forte encore s'avançait à la rescousse.

"La mitrailleuse des "highlanders" se tut alors, car tous ses servants avaient été tués et le petit canon restait là, inutile, sur son trépied, entouré d'un cercle de morts. Tout à coup, un des survivants quitte son abri, s'élance, sous une grêle de balles, saisit la mitrailleuse, l'enlève, la charge sur ses épaules avec le trépied et les autres accessoires et, de toute la vitesse de ses jambes, transporte son précieux fardeau jusqu'à l'autre extrémité du pont. Puis, le remettant en batterie, face à l'ennemi, le brave soldat, absolument seul, s'assit en pleine vue de l'ennemi et se mit à le couvrir de projectiles.

"Sous cette tempête, la colonne allemande fléchit d'abord, puis recule et enfin s'en fut se mettre à l'abri dans les champs, des deux côtés du chemin, laissant sur le terrain des vingtaines de morts que la mitrailleuse avait fauchés.

"L'instant d'après, le "highlander" s'affaissait et rendait le dernier soupir auprès de son petit canon, en plein milieu de la route. Mais il avait arrêté la marche de l'ennemi et maintenant arrivaient des renforts anglais qui, prenant position sur la rive, eurent vite fait de faire perdre aux Allemands toute velléité de s'emparer du pont.

A VENDRE

Engin 80 H.P. Case, nouveau modèle à labourer, presque neuf. Batteuse A.A., avec engreneur et souffleur de paille, en bon état. Aussi charrues, concasseur, scie, forge, outils, etc.

S'adresser à
P. DELAQUIS,
Rathwell, Man.

OFFRE

Un jeune catholique avec certificat de professeur de la Saskatchewan désire enseigner dans une école de campagne. Parle le français couramment. Excellentes références. Adresse: Albert Snyder, 2169 rue Smith, Regina, Sask.

POSITION DEMANDEE

Jeune homme à toute main pouvant faire le service d'intérieur d'une maison. Demande position. S'adresser au bureau du journal.

NOUS CHERCHONS

Un apprenti de 14 à 18 ans pour notre atelier. Occasion unique dans l'Ouest d'apprendre le métier artique de décorateur de statues.

Winnipeg Church Goods Co Ltd.
226 rue Hargrave,
Winnipeg, Man



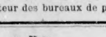
CONTRAT DE MALLE

Des soumissions cachetées, adressées au maître général des Postes, seront reçues à Ottawa jusqu'à midi, vendredi, le 30 octobre 1914, pour le transport des malles de Sa Majesté, de par un contrat de quatre ans, douze fois par semaine aller et retour, entre Otterburne et St-Pierre-Jolys à commencer selon le bon plaisir du maître général des Postes.

Des avis contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat proposé peuvent être vus et des formules de soumission obtenues aux bureaux de poste de Otterburne et de St-Pierre-Jolys et au bureau de l'Inspecteur des bureaux de Poste.

Bureau de l'Inspecteur des bureaux de postes, Winnipeg, Man., 18 septembre, 1914.

H. H. PHINNEY,
Inspecteur des bureaux de poste.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.